71e ANNEE (8e Série) | N° 44 | 2 NOVEMBRE 1961

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

SOMMAIRE

DOCTRINE

Culte et Liturgie de Saint Martin. — I. Rayonnement de S. Martin : Naissance et diffusion du culte en Gaule ; S. Martin, patron des Francs ; l'iconographie et le folklore, 641. — II. Littérature liturgique et fêtes : Les messes de S. Martin dans les liturgies occidentales ; les cinq fêtes de S. Martin, 643. — III. S. Martin à travers les textes de la liturgie ; La charité de saint Martin ; apôtre, confesseur et martyr ; le convertisseur des campagnes ; le moine, 647.

Questions œcuméniques. — III. Etudes particulières : 1° L'Orthodoxie : M.-J. Le Guillou, *L'esprit de l'Orthodoxie grecque et russe,* 650. — 2° Le Protestantisme et la vie religieuse : Fr. Biot, *Communautés protestantes,* 651. — 3° L'Unité, la tradition et le sacerdoce : Max Thurian, *L'unité visible des chrétiens et la tradition,* 653. — Conclusion : Prière pour l'Unité, 654.

Lacordaire et l'Enseignement libre. — Lacordaire, apôtre de la liberté, revendique la liberté de l'enseignement ; son expérience d'aumônier ; son activité à Sorèze, 655.

PREDICATION

Instructions du Dimanche. — XXVIII. 26e Dimanche après la Pentecôte : Le développement du Royaume, 329.

Paroles des Pères. — 26e Dimanche (S. Irénée) : La pédagogie de Dieu, 330. — 27e Dimanche (S. Cyrille) : La Parousie, 331.

Conférences à des Religieuses infirmières. — Théologie du corps : I. Mystère joyeux, 333.

En lisant. — Le mot de M. le Curé : Ce qui compte dans l'Histoire, 336. — Des fleurs..., 336.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
PUBLICITÉ EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

Parait tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

ABONNEMENTS		France	Étranger
	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication.	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M) - C. C. P. 21.88 Nancy

PETIT COURRIER

Q. — Qui était saint Guy ? — Pourquoi a-t-on donné le nom de « danse de saint Guy » à une maladie nerveuse ?

R. — 1° A côté de saint Guy, martyr au IVe s. et célébré le 15 juin, vous pouvez honorer : Bx Guy Maramaldi, O. P. († 1391), 25 juin ; — Bx Guy de Cortone, O.F.M. († vers 1245), 12 juin; — Bx Guy, prieur clunisien de Pontida (Italie, XIe s.), 5 septembre ; — S. Guy, abbé de Durnes († vers 1157), 23 septembre ; — Bx Guy, prémontré, abbé de Vicogne († 1147), 31 mars ; — S. Guy, abbé de Pompose († 1046), 31 mars ; — Bx Guy de Bourgogne, pape Calixte II († 1124), 12 décembre.

2° Les reliques de S. Guy (martyr) passèrent à St-Denys (775), puis en Saxe (830) : le saint devint populaire en Allemagne et fut rangé parmi les 14 saints auxiliateurs, comme protecteur des épileptiques ; il fut aussi le patron des danseurs et comédiens, et le protecteur de ceux qui étaient blessés par des animaux, en particulier par morsures de chiens ou piqûres de serpents (cf. *Vies des Saints et Bx*, t. VI, p. 248-50, Letouzey, 1948).

Q. — Où trouver *La Chasse à l'Homme* (de Leclercq)?

R. — Les ouvrages de cet auteur étaient, naguère, en vente à l'*Office de Publicité*, 36, rue Neuve, Bruxelles (Belgique) ; consultez cet éditeur ou une librairie d'occasion : vg. Brunet, 21, rue Gambetta, Arras, ou librairie St-Louis, 21, rue Servandoni, Paris-6e, etc.

Chan. Joseph RAIMOND. — **Ave Maria.** (17×11), 80 p., 1,50 NF. (Fco, 1,80 NF). — Langres, Ami du Clergé, 1961.

« Voici un beau petit livre sur la Sainte Vierge... Deux parties dans le livre comme dans la prière ; la louange à la Mère de Dieu et la requête à notre Mère.

Rien de plus varié que la teneur et le genre des différents chapitres : explication du sens doctrinal, justification et commentaire des formules, développements didactiques et exposés typiquement théologiques, exhortations pieuses... La résultante de cette analyse multiforme ? D'abord une plus complète intelligence de l'*Ave Maria*. Et puis une foi mieux éclairée sur Marie, ses grandeurs, sa puissance et sa bonté, avec un accroissement d'amour, de respect, de confiance. Un nouveau tonus de notre dévotion. »

Ainsi parle S. Exc. Mgr Chiron, dans la préface. Nous ne saurions mieux dire pour indiquer la valeur de ce commentaire de l'*Ave* ; il se recommande à tous, particulièrement à la jeunesse qu'il aidera à mieux aimer Marie.

« Collection Eurêka » : **Le Monde de l'automobile de l'artisanat à l'automation,** par Gérard VIOT. — **Pétrole, année 100,** par Jacques GUILLERME. — **Le Voyage aux longs jours. La Batellerie,** par Simone de PIREY. — Vol. de format 13×18 cm., de 128 p. chacun, papier en couleurs, nombreuses illustrat. sous couv. plastifiée, 4,50 NF. — Editions Fleurus.

Cette nouvelle collection, dirigée par Louis Raillon, correspond certainement aux désirs du grand public, avide d'informations sur la vie moderne et sur les progrès réalisés par la technique.

Ce ne sera pas une mince surprise d'apprendre, par exemple, que la première automobile a été construite, en Chine, dès 1681, par un jésuite missionnaire, le P. Ferdinand Verbiest, que l'étude d'un prototype moderne et de l'outillage nécessaire à la fabrication en série représente cinq millions d'heures de travail, qu'une autoroute à quatre unités de circulation (deux dans chaque sens) peut absorber autant de véhicules par jour (50.000) que 14 à 18 voies de passage sur des voies normales équipées de feux rouges. L'illustration très abondante, accompagnée d'explications très claires, permet de suivre le rythme de la chaîne d'assemblage.

Le Pétrole est présenté comme une richesse inquiétante et l'auteur montre successivement comment il naît (héritage des mers disparues), comment il est entré chez les hommes, sa révélation depuis l'arche de Noé jusqu'au feu grégeois. Il parle très justement de l'épopée de l'or noir et voit en lui l'une des clés de la politique internationale. Dans le domaine pratique, il représente une gigantesque exploitation (recherche, forage, circulation, utilisation) dont toutes les étapes sont éclairées par l'image. Quelles sont ses perspectives d'avenir, en France notamment ?

La Batellerie, « métier d'aujourd'hui » et « métier d'hier ». Son histoire semble un peu folle. Voici pourtant la réalité. En mars 1900, un petit remorqueur, « L'Alerte », joignit Dunkerque à Marseille, avec six hommes à bord, passant par Paris, la Bourgogne et Lyon, sans qu'une seule fois la coque du petit navire cessât de flotter sur l'eau douce. Comment cela s'est-il fait ? Quelles voies le bateau a-t-il empruntées et comment, parti du niveau de la mer, a-t-il pu s'élever jusque sur les hauts plateaux du Morvan ? Voilà ce que ce petit livre tente de dire et montre aussi grâce aux photographies qui illustrent le texte.

G. PAOLI. — **Un mondo migliore per Charles Péguy.** — In-16 carré de 236 p., 700 lire. — Editions Ancora, Milano.

Le monde a besoin pour résoudre sa crise religieuse de guides spirituels qui ont connu dans leur vie une épreuve semblable à la sienne. Il a besoin de s'entendre dire par un héraut qualifié que la société est faite pour le christianisme et le christianisme pour la société. Qui mieux que Péguy, mérite d'être entendu ? Il a vécu et résolu — au moins à titre personnel — la crise de la France qui est aussi celle du monde moderne. Son évolution du socialisme au christianisme, de la politique à la mystique l'a conduit à un « splendide humanisme » et jusqu'« au seuil du mystère ». Cette synthèse de la pensée religieuse et sociale de Péguy semble s'adresser surtout à des lecteurs familiarisés avec l'histoire de France. Elle veut les mettre en garde contre les séductions des doctrines socialistes et marxistes.

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

DISQUES

Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

Nouveautés :

- **NOUS TE LOUONS DIEU CREATEUR.**
  12 cantiques de l'Abbé Deville, par la Chorale et les fidèles de St-Roch à St-Etienne.
  (Disque 25 cm. Art. Pastorale et musique PM 25018).
- **TU NOUS GUIDERAS**
  12 cantiques nouveaux de Robert Jef. Par l'ensemble vocal Marcel Dumas. A l'orgue : R. Jef. (Disque 25 cm. Art. Pastorale et musique PM 25012).
- **HYMNES A CAPELLA** (en français).
  Œuvres de J. S. Bach, Schütz, Mozart, Purcell, etc... Par le Chœur des Jeunes de l'Eglise Nationale vaudoise de Lausanne. Dir. : A. Charlet
  (Disque 25 cm. Med. C.I.D.E. N° 335).
- **DIMANCHE A TAIZE.**
  Liturgies de l'Entrée, de la Parole, de l'Eucharistie. (Disque 30 cm. Art. S.M. 33-93).

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, RADIO PYGMALION Tél. : CEN. 17-33
boulevard de Sébastopol M° : CHATELET

L'OFFICE GENERAL DU LIVRE

14 bis, rue Jean Ferrandi — PARIS-6

est toujours en mesure d'expédier dans le monde entier tous les **LIVRES FRANÇAIS ET ETRANGERS,** la musique religieuse et profane, les disques et les films.

Nous payons, pour nos Clients, les abonnements aux publications françaises et étrangères.

Ainsi, nos Correspondants : SEMINAIRES, INSTITUTIONS, BIBLIOTHEQUES, ECOLES et CLIENTELE PARTICULIERE, peuvent grouper chez nous tous leurs achats, ce qui représente une notable économie de frais de correspondance et autres, en même temps que la grande commodité de n'avoir qu'un seul fournisseur, soucieux de leurs intérêts.

PROCURE INSTRUMENTALE DU SUD-EST
Orgues STAL
Tous les Harmoniums
Jean GRANGE, 24, rue Thomassin, LYON-2e
Tél. 37.89.71

LIBRAIRIE R. BOURDON
75, rue de Rennes - Paris-6e
Achat et vente de
LIVRES D'OCCASION
Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat

LOURDES
PALAIS DU ROSAIRE
MAISON CATHOLIQUE
LISIEUX
Objets de piété

LA VIE SPIRITUELLE

Après l'année 1960-61 sur

La vie de foi

Foi et intelligence, l'Eglise et la foi,
Les duperies de la foi, les affrontements de la foi aujourd'hui,

et la grande enquête sur

la foi des instituteurs laïcs

Vous trouverez à partir des prochains numéros :

LE MYSTERE DE DIEU

des articles des PP. CONGAR, de FINANCE, BESNARD, BARTHÉLEMY, BRO, GEFFRÉ, RÉGAMEY, DONDAINE, des abbés COGNET, LOCHET, LAURENTIN, LAFON, de Dom ROUILLARD, Dom LEFEBVRE, etc...

sur

La vraie recherche de Dieu
Providence, prédestination et liberté
Le sens du silence de Dieu
Miséricorde et justice
La présence de Dieu

Le numéro : 2,00 NF.

Abonnement : France : **14,00** NF. — Etranger : **16,00** NF. — C.C.P. Paris 1436-36

LES EDITIONS DU CERF

29, Bd Latour-Maubourg, Paris-7

Les deux visages du Communisme

Sa méthode de combat :

LA PRATIQUE DE LA DIALECTIQUE

Sa méthode de gouvernement :

LA TECHNIQUE DE L'ESCLAVAGE

Deux tirés à part de la revue « Itinéraires »
Chacun des deux . . . . . . 3 NF franco

Adresser les commandes à la revue « Itinéraires »
4, rue Garancière, PARIS - VI• — C.C.P 13.355.73

● « **Itinéraires,** » revue mensuelle de culture générale pour une réforme intellectuelle et morale. Numéro spécimen sur demande accompagnée d'un timbre à **0,25** NF.

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 44. — 2 Nov. 1961

CULTE ET LITURGIE de SAINT MARTIN

I. — RAYONNEMENT DE SAINT MARTIN

Naissance et diffusion du culte.

Vers 397, à l'automne, mourait à Candes, au confluent de la Vienne et de la Loire, un homme dont l'influence avait été décisive sur l'Eglise des Gaules: c'était Martin de Tours, un pannonien, ancien soldat et moine, devenu malgré lui évêque de la cité qui commandait alors à la troisième Lyonnaise, c'est-à-dire le cours inférieur de la Loire, le pays des Aulerques (Maine) et l'Armorique.

Le culte de S. Martin commença le jour même de ses funérailles :

« Pour suivre le cortège de ses obsèques, écrit Sulpice Sévère à Bassula sa belle-mère, accourut une multitude incroyable de personnes. Tout entière au devant de son corps se précipita la cité. Tous les habitants des campagnes et des bourgs étaient là, même beaucoup de gens venus des villes voisines. Oh ! combien grand le deuil de tous ! Et surtout quelles lamentations des moines éplorés ! Ce jour-là, dit-on, ils étaient venus près de deux mille, eux, la gloire spéciale de Martin : tant, à son exemple, pour le service du Seigneur, l'arbre planté par lui avait poussé de branches » [1].

La rayonnement de S. Martin aurait suffi, seul, à lui assurer un culte sans véritable parallèle, bien que Martin n'ait pas été le seul confesseur à avoir bénéficié des honneurs liturgiques dès le Ve siècle ; saint Basile († 379), saint Pierre de Sébaste († 391), saint Ambroise († 397), saint Delphin de Bordeaux († 404) eurent aussi leur culte local [2]. Mais saint Martin eut la bonne fortune de rencontrer en son ami Sulpice Sévère un admirateur enthousiaste qui écrivit de son vivant une biographie, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature latine du bas-Empire. Après la mort de l'évêque, Sulpice compléta l'œuvre en écrivant une série d'appendices : trois lettres et trois dialogues sur S. Martin. « Les circonstances dans lesquelles cet ensemble s'est constitué, donnent à la *Vita Martini* un caractère peu homogène, mais aussi singulièrement vivant » [3]. Cette série d'écrits a la saveur d'une thèse, non que Sulpice ait « créé » S. Martin comme a essayé de le faire admettre à la belle époque moderniste E. Babut dans un ouvrage dont les conclusions ont été rejetées par les meilleurs historiens, mais parce qu'il apporte presque à chaque page la justification du culte rendu à l'évêque [4].

Pour Sulpice, Martin est le héros chrétien à qui l'occasion de souffrir pour la foi a seule manqué. Ce n'est pas Martin qui a manqué au martyre, c'est le martyre qui a manqué à Martin. Les souffrances qu'il a endurées volontairement dans sa vie mortifiée constituent un véritable martyre non sanglant. Le désir a servi de suppléance ; il a valu à S. Martin la gloire propre des martyrs, car il n'est pas de supplice qu'il n'eût enduré avec joie s'il avait vécu sous Néron ou Dèce. La liturgie retiendra cet enseignement. Sulpice voit en S. Martin l'homme qui ne vit que pour Dieu, celui qui exprime par toute sa vie l'idéal de la perfection chrétienne et le type même de la sainteté. Il veut en faire l'égal des Apôtres, non pas tant à cause de son activité apostolique, selon une manière de voir qui est devenue familière, mais à cause du rang qu'il tient dans la hiérarchie de la sainteté. Ses pouvoirs de thaumaturge justifient aux yeux de Sulpice le titre de *compar Apostolis*. La grandeur de ses miracles l'élève plus haut que les ermites et anachorètes des déserts d'Egypte qui jamais n'ont ressuscité les morts.

Soixante ans après la mort de S. Martin, entre 460-470, l'évêque Perpetuus entreprit la construction de la grande basilique qui sera pendant quatre siècles au moins le centre spirituel de la Gaule. Aux Ve-VIe siècles, Tours devient vraiment la capitale religieuse du pays, le centre actif du pèlerinage que l'on appelle la *gallicana peregrinatio*, une ville de miracles.

Les vivants récits de Grégoire de Tours, tant ceux de l'*Historia Francorum* que ceux du *de Virtutibus Sancti Martini*, permettent de pénétrer au cœur de ce monde si particulier qui rappelle sous certains aspects celui de Lourdes. Un nombre incalculable de malades assiège journellement le sanctuaire ; ils séjournent auprès du saint corps tout le temps nécessaire à leur guérison : des hospices ont été aménagés à leur intention ; les malades se font porter dans l'*atrium* qui enserre l'abside, vaste espace semi-circulaire bordé d'un portique sur lequel ouvrent des logements pour les pèlerins [5]. L'huile des lampes sert de remède pour les

[1] P. Monceaux, *S. Martin, récits de Sulpice Sévère*, Paris, 1926, p. 162-163.

[2] H. Delehaye, *Sanctus, Essai sur le culte des Saints dans l'Antiquité*, Bruxelles, 1927, p. 112 ss.

[3] H. Delehaye, *S. Martin et Sulpice Sévère*, Paris, 1920, p. 80.

[4] E. Babut, *S. Martin de Tours*, 1912. — Ses positions sont réfutées par H. Delehaye, *S. Martin et Sulpice Sévère*, et C. Jullian, *Remarques critiques sur la vie et l'œuvre de S. Martin*, dans *Revue des Etudes anciennes*, t. XXIV (1922), p. 37-47, 123-128, 229-235, 306-312 et t. XXV (1923), p. 49-55, 139-143, 234-250. Depuis ces deux réfutations massives, personne n'a repris sérieusement les thèses extrêmes de Babut.

[5] E. Mâle, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 146 ss.

hommes et les animaux très recommandé en temps d'épidémie (*de Virt.* I, c. 11) ; on utilise également la poussière du tombeau diluée dans l'eau (*ib.*, c. 38), pratique que l'on rencontre encore couramment dans les pays syriaques : Grégoire de Tours avoue en emporter toujours en voyage pour soigner ses malaises ordinaires (*ib.*, c. 60). Il faisait grand usage aussi des fils qu'il tirait des franges de l'étoffe précieuse recouvrant le tombeau.

Au début du VI^e^ siècle le culte de S. Martin est établi solidement en Espagne, dans l'Italie du Nord et en Afrique où son nom figure sur des listes de reliques. Saint Césaire, après 508, lui consacre une nef de l'église cimétériale de son monastère, les « Pères du Jura » vénèrent S. Martin, et S. Benoît lui dédie un oratoire sur le Mont-Cassin. C'est également dans les premières années du VI^e^ siècle que l'évêque de Tours fait son entrée dans Rome. Entre 507 et 514 le pape Symmaque transforme le vieux titre d'*Equitius*, l'un des plus anciens lieux de culte romains situé à la frontière des quartiers surpeuplés de la plaine, près de la région des riches jardins qui s'étendaient au sommet de l'Esquilin ; pour agrandir le lieu de culte sans toucher à l'ancien titre auquel il donna officiellement le nom de Saint-Silvestre, Symmaque édifia tout contre une basilique dédiée à S. Martin, associant ainsi au premier confesseur romain à qui fut rendu un culte, saint Silvestre, le nom du grand évêque et confesseur de l'Occident : saint Martin.

Jusque là Rome, toujours conservatrice, n'avait admis que le culte des martyrs. S. Silvestre et S. Martin s'unirent ensemble pour faire une brèche aux habitudes anciennes. Le choix du patronage de S. Martin avait pu être suggéré au Pape par ses amis de l'Italie du Nord, les archevêques de Ravenne et de Milan ; Ennodius en particulier qui l'avait secouru aux mauvais jours du schisme suscité par l'antipape Laurent, avait fait partager à Symmaque son admiration pour le grand Saint tourangeau [6].

Saint Martin, Patron des Francs.

Avec les premiers rois mérovingiens, S. Martin de Tours devient le patron national. Une lettre de S. Nizier de Trêves à Chlodoswinde, petite-fille de Clovis, établit de façon certaine que la conversion de Clovis s'est achevée au tombeau de S. Martin :

« Comme (Clovis) était un homme très prudent, écrit l'évêque, il ne voulut pas se rendre avant d'avoir constaté la vérité de ce qu'on lui affirmait. Lorsqu'il eut acquis la conviction de ce que j'ai dit plus haut (les miracles accomplis au tombeau de S. Martin), il se prosterna humblement dans le temple du bienheureux Martin et permit qu'on le baptisât sans retard » (*P.L.*, t. 71, c. 1162).

De nombreux historiens se sont basés sur ce texte pour affirmer que Clovis fut baptisé non à Reims mais à Tours. S'il n'y avait que ce texte, l'hypothèse serait vraisemblable, mais à la fin du VI^e^ s. Grégoire de Tours ignore tout de la tradition d'un baptême à Tours, que pourtant son Eglise aurait dû conserver ; par contre il raconte comment Clovis fut baptisé par S. Remi de Reims, sans donner à la cérémonie d'attache topographique (*Hist. franç.*, l. II, c. 30) [7].

Quoiqu'il en soit de ce problème historique, le monarque garda toujours une vénération quasi-superstitieuse pour le Saint de Tours. Quand Clovis pousse contre les Wisigoths l'armée franque qui va vaincre Alaric aux portes de Poitiers, il défend de prendre en Touraine autre chose que la nourriture des hommes et les fourrages pour les chevaux : un cavalier veut enlever, sans payer, le foin d'un pauvre ; Clovis punit son soldat en disant : « Comment pourrons-nous espérer vaincre si nous offensons Martin ? » (*Hist. franc.*, l. II, c. 37).

Saint Martin devient le Patron par excellence du royaume dans le dernier tiers du VI^e^ siècle. Il éclipse S. Remi de Reims, S. Médard de Soissons, S. Marcel de Châlons et S. Maurice d'Agaune. Saint Denys ne commencera à rivaliser avec lui qu'au second tiers du VII^e^ siècle.

Les rois mérovingiens demandaient à Tours des oracles comme jadis les grecs à Delphes. Grégoire de Tours raconte que Mérovée fit déposer sur l'autel trois livres saints : le Psautier, le livre des Rois et les Evangiles. Après avoir jeûné trois jours, il les fit ouvrir au hasard et trouva une réponse qui lui était favorable. Chilpéric, lui, écrivait à S. Martin et faisait déposer son courrier sur le tombeau ; il était très déçu de ne pas recevoir de réponse.

L'apogée du culte de S. Martin doit se situer à l'époque de Grégoire de Tour dans la seconde moitié du VI^e^ siècle ; l'âge d'or se prolongea encore au début du VII^e^, puis l'affluence au tombeau déclina insensiblement. De nouveau de beaux jours sont réservés au sanctuaire de Tours sous les carolingiens ; ceux-ci répandirent le culte martinien dans les pays conquis : Frise et Germanie orientale. S. Hilaire et S. Martin figurent en tête des litanies carolingiennes qui appellent la protection des Saints sur le peuple franc et ses chefs [8].

Les traces de ce culte privilégié restent nombreuses ; environ cinq cent villages français portent le nom du Saint, 3.668 églises paroissiales lui sont dédiées et Martin est de beaucoup le nom patronymique le plus répandu en France.

L'iconographie et le folklore.

L'iconographie de S. Martin témoigne à sa manière de la popularité du moine-évêque. La « charité » d'Amiens se voit dans un grand nombre d'églises, des plus petites aux plus grandes, et les

[6] R. Vielliard, *Les origines du titre de St-Martin-aux-Monts à Rome*, Rome-Paris, 1931, p. 53 ss.

[7] On trouvera un *status quæstionis* dans H. Leclercq, art. « *Tours* » du *D.A.C.L.*, t. XV-II, c. 2624-2652, avec une bibliographie abondante. Y ajouter A. Van de Vryver, *La victoire contre les Alamans et la conversion de Clovis*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire* (1936) p. 859-914, (1937) p. 35-95, (1938) p. 793-813, et *La chronologie du règne de Clovis d'après la légende et d'après l'histoire*, dans *Le Moyen Age* (1947), page 177-196.

[8] Ewig, *Le culte de S. Martin à l'époque franque*. Conférence prononcée à Tours en novembre 1960, à l'occasion de l'ouverture de l'Année martinienne, à paraître prochainement dans la *Revue d'histoire de l'Eglise de France.*

œuvres d'une réelle valeur artistique se comptent encore par centaines. Moins répandues sont les représentations du Saint en évêque [9]. La tradition iconographique de S. Martin a commencé de très bonne heure : les *miracula* que l'évêque Perpetuus fit représenter dans la basilique dédiée à la fin du v[e] s. au Saint de Tours, ne nous sont connues que par les « légendes » qui les accompagnaient. Ils ont l'immense intérêt d'être le premier cycle hagiographique occidental connu. Nulle part n'avait encore été tentée une représentation de ce genre : innovation féconde que ce grand effort pour faire entrer dans l'art l'histoire d'un saint conçue comme une suite d'épisodes successifs. Ici encore S. Martin est un initiateur. La basilique de Perpetuus servit certainement de base aux essais postérieurs d'iconographie martinienne, étant restée debout jusqu'à la naissance du x[e] siècle. Grégoire de Tours fit, de son côté, exécuter à la cathédrale de Tours, dans la seconde moitié du vi[e] siècle, un autre ensemble qui disparaîtra seulement au début du xii[e] après avoir assuré la transmission des thèmes à l'art de la miniature et du vitrail [10].

Il semble, à envisager l'immense rayonnement de S. Martin dans le culte, l'art, la littérature médiévale, qu'il n'y ait pas besoin de démontrer qu'il fut un saint populaire. Cela est pourtant contesté ; pour un folkloriste aussi averti que A. van Gennep, il y aurait une sorte de disproportion entre le culte liturgique et la dévotion des fidèles ; malgré l'importance apparente du culte de S. Martin, on ne relève en France presqu'aucune cérémonie vraiment caractéristique en son honneur ; les rites pratiqués sont de ceux qui se retrouvent pour n'importe quel autre saint. Voici plus grave encore : S. Martin n'est pas invoqué comme « guérisseur » ! Après avoir inventorié un matériel folklorique assez décevant, Van Gennep n'hésite pas à conclure que S. Martin n'est le plus grand Saint de France que pour les moines et les hagiographes, non pour le peuple des campagnes ; l'attitude des clercs est sur ce point en désaccord avec celle du peuple et le culte populaire n'est pas en fonction de la carte des sanctuaires ni de celle de la littérature hagiographique et versifiée du Moyen Age [11].

Peut-être la grande enquête inaugurée par M. R. Lecotté à l'occasion de l' « Année martinienne » apportera-t-elle certains correctifs à une thèse qui paraît dès l'abord trop absolue : la place des Associations de charité ou « charitons » sous le patronage de l'évêque de Tours est importante dans la vie paroissiale jusqu'à une époque voisine de la nôtre ; Van Gennep n'en parle pas ; c'est dire que ce qu'il nomme folklore représente une partie seulement des traditions populaires ; l'art populaire et les cycles légendaires peuvent être expressifs de la mentalité des masses au même titre que les rites et les pratiques ; ils ne sont pas mentionnés dans cette partie du *Manuel* de Van Gennep.

En outre une remarque s'impose : la période de pleine efflorescence du culte de S. Martin se termine avec l'ère carolingienne. Après elle on devra plutôt parler de survivance ; le pèlerinage décline insensiblement d'abord, puis de plus en plus vite à partir du xi-xii[e] s. La popularité de S. Martin aux xv[e]-xviii[e] s. révélée par le folklore est l'ombre de ce qu'elle a été avant le tournant de l'an mil. Comment prétendre connaître et juger l'âme populaire de la grande période martinienne que dix siècles séparent de la nôtre ? Si les pratiques populaires d'avant le x[e] s. nous étaient mieux connues, il est probable que S. Martin y tiendrait une plus grande place. Ce n'est pas là supposition gratuite : il a fallu que les masses participent largement à la dévotion martinienne pour constituer les foules que révèlent les documents historiques les mieux contrôlés. Les pèlerins de Tours n'étaient pas uniquement des moines et des clercs et il n'est pas encore démontré que les fêtes liturgiques laissaient indifférentes les masses. On peut l'affirmer sans crainte, le rayonnement de S. Martin fut immense : son culte a profondément marqué les origines nationales de la France et peu de Saints peuvent se glorifier d'une telle célébrité.

II. — LITTERATURE LITURGIQUE ET FETES

Les Messes de S. Martin dans les liturgies occidentales.

La littérature liturgique de S. Martin est en fonction de sa célébrité. Il y aurait certainement profit à la réunir en un *corpus* et à tirer de la confrontation des textes les conclusions qui s'imposent. Une partie importante de cette littérature est éditée, mais se trouve dispersée dans des collections difficiles à atteindre ; les textes restés inédits sont encore nombreux, sans doute ne sont-ce pas nécessairement les plus intéressants, mais on aurait tort de les négliger.

Essayons d'abord de dresser un inventaire de la littérature liturgique martinienne au moins pour les *Sacramentaires* et les *Graduels*, car une recherche sur les Offices entraînerait trop loin.

Rien dans la liturgie romaine avant la messe du *Sacramentaire grégorien* qui donne les trois Oraisons conservées par le Missel actuel [12]. Elles sont décevantes et ressemblent fort à des formules passe-partout ; la Postcommunion utilise même un pluriel « *quorum festivitate* » qui ne concernait certainement pas S. Martin à l'origine ; elle est en effet tirée du *Sacramentaire léonien* où elle figure pour une messe de martyrs [13]. Comme les plus anciens *Antiphonale missarum* n'indiquent pas de pièces chantées pour S. Martin ou lui donnent celles de saint Mennas, fêté comme lui le 11 novembre [14], il faut conclure que l'introduction de la fête à Rome est tardive et ne saurait être anté-

[9] L. Réau, *L'iconographie de l'Art chrétien*, t. iii, *Iconographie des Saints*, Paris, 1958, p. 900-917.

[10] T. Sauvel, *Les miracles de S. Martin, recherches sur les peintures murales de Tours aux V[e] et VI[e] siècles*, dans *Bulletin monumental*, t. cxiv (1956), p. 153-179.

[11] A. Van Gennep, *Manuel du folklore français contemporain*, t. i-vi, *Les cérémonies périodiques, cycliques et saisonnières*, Paris, 1953, p. 2818-2829.

[12] H. A. Wilson, *The gregorian Sacramentary*, Londres, 1915, p. 108.

[13] C. Mohlberg, *Sacramentarium Veronense*, R.E.D., Roma, 1956, p. 6, n° 45.

[14] J. R. Hesbert, *Antiphonale missarum sextuplex*, Bruxelles, 1935, p. cx.

rieure à l'époque de S. Grégoire-le-Grand (extrême fin du VIe s.), sans doute est-elle même postérieure de trois-quarts de siècle à saint Grégoire.

Il a peut-être existé un formulaire romain antérieur, mais utilisé uniquement pour le titre de Saint-Martin-aux-Monts ; plusieurs pièces ont pu être réemployées ensuite par les *Gélasiens francs.* Le groupe des *Gélasiens du VIIIe siècle* est en effet unanime ; dans tous ses témoins on trouve un long formulaire avec deux Collectes, Préface et *Oratio super populum.* La première Collecte est celle du *Grégorien ;* la Préface est un emprunt à la liturgie gallicane qui a subi une savante révision et a été abrégé d'un bon tiers. La messe du *Gélasien franc* a connu une fortune extraordinaire durant tout le Moyen Age : des éléments importants en ont été repris par la liturgie milanaise qui aujourd'hui encore prie avec eux ; au XVIe s. certains diocèses allemands comme celui de Minden (*Missel de 1513*) en maintenaient les Oraisons de préférence à celles du Grégorien.

Seul des Gélasiens du VIIIe siècle, le *Sacramentaire d'Angoulême* donne une deuxième messe propre pour le 4 juillet, avec Préface et double Collecte [15]. Il n'est pas impossible que cette messe soit d'origine tourangelle, car la messe du 4 juillet est demeurée assez longtemps locale, ainsi que nous le verrons. Par la suite cette messe sera largement diffusée et l'on en retrouvera des vestiges dans les diverses Eglises de la chrétienté occidentale, sauf peut-être en Allemagne. Mais si cette messe a été composée à Tours, ce fut certainement à une époque où la liturgie romaine tendait à devenir prépondérante dans l'Eglise des Gaules : début ou milieu du VIIIe s.

Auparavant Tours avait utilisé des ensembles de type gallican. Deux messes analogues sont parvenues jusqu'à nous, l'une dans le *Missale Gothicum* qui représente la liturgie d'Autun au VIIe s. [16], l'autre dans le *Missel de Bobbio* qui a probablement servi à une colonie de moines colombaniens issus de Luxeuil dans leurs pérégrinations [17]. Les deux messes concordent pour la Préface ; cette préface doit avoir été le texte le plus célèbre parmi ceux au moyen desquels l'Eglise des Gaules entendait glorifier le grand évêque, car elle a été empruntée sous sa forme prolixe par la liturgie milanaise tandis que le *Gélasien franc* du VIIIe s. en reprenait d'importants passages, élaguant ce qui paraissait trop peu conforme au génie de la liturgie romaine [18] ; cette rédaction abrégée n'a malheureusement pas connu la pleine diffusion de la messe qui l'accompagnait dans le *Gélasien franc :* la faute en est à Alcuin qui y a substitué dans son *Supplément* une Préface de moindre valeur dont le vocabulaire dénoterait une origine mozarabe [19].

Missale Gothicum, Missel de Bobbio, Sacramentaire milanais d'Aribert, Gélasien du VIIIe siècle, cela fait quatre recensions du texte, chacune donnant des variantes intéressantes. Il existe une cinquième recension de la belle préface gallicane qui n'a pas encore été signalée : on la trouve sous sa forme prolixe avec une Oraison du *Missale gothicum* dans le *Sacramentaire* de la cathédrale *de Prague* (IXe siècle) [20]. La préface gallicane utilisée aujourd'hui par la seule liturgie milanaise est un écho des textes qu'ont pu connaître Grégoire de Tours et Venance Fortunat à la fin du VIe siècle. Un passage sonore peut se lire sur les murs de la basilique de Tours : « O CLAMIDIS GLORIOSA DIVISIO QUÆ MILITEM TEGIT ET REGEM ! »

D'autres pièces gallicanes ont pu être véhiculées par les diverses liturgies romaines-franques du Moyen Age ; leur discernement n'est pas aisé ; il semble que l'on puisse rattacher à la liturgie gallicane deux préfaces, l'une du *Sacramentaire de Salzbourg* [21], l'autre inédite qui utilise assez librement les premières phrases du Canon romain (*Te igitur...*) [22].

Les livres mozarabes ont, de leur côté, deux messes complètes qui remontent à la belle époque de la liturgie hispanique [23]. La diffusion des sources qui les ont conservées, laisse entrevoir en effet que ces messes appartiennent au fond commun de la liturgie wisigothique. Une idée directrice a présidé à l'élaboration des deux ensembles : que Martin est d'abord moine et que l'épiscopat est venu chez lui couronner la vie monastique. Celle-ci a servi de noviciat, puis a protégé Martin dans l'exercice périlleux de sa charge. C'est la longue épreuve des observances monastiques, sa persévérance dans l'ascèse, non la dignité reçue ensuite qui ont valu à Martin la gloire véritable. La valeur de sa vie monastique a garanti celle de son épiscopat. L'une des messes invoque S. Martin comme *Senior noster* et *Patronus,* indices qui ont orienté les recherches : pour Dom Lambert les messes ont été composées au monastère-évêché de Braga en Galice, centre fameux de diffusion du culte de S. Martin qu'il avait pour patron. On pourrait même voir en Martin de Braga, fondateur, au milieu du VIe s., du monastère devenu siège archiépiscopal, l'auteur des deux messes [24] ; peut-être est-ce trop s'avancer car rien n'est plus anonyme qu'une œuvre liturgique ; surtout l'*Oratio post nomina* de la messe du 11 novembre semble composée de deux prières que l'on retrouve isolées, l'une au *Missel de Bobbio* gallican, l'autre dans le *Sacramentaire milanais d'Aribert.*

La deuxième des messes hispaniques figure dans le *Missale mixtum* édité par le cardinal Ximénès (1436-1517) pour la liturgie de Tolède. A côté de

15 P. Cagin, *Le Sacramentaire d'Angoulême,* Angoulême, 1918, n° 1474-1480, n° 1100-1105.

16 H. M. Bannister, *Missale Gothicum,* Londres, 1917, n° 472-476.

17 *The Bobbio Missal,* H. Bradshaw Society, vol. LIII, Londres 1917, n° 107-110.

18 Pour l'histoire de cette Préface, cf. A. Wilmart, *S. Ambroise et la légende dorée,* dans *Ephem. liturg.,* 1936, p. 169-206. Dom Wilmart donne une édition critique du texte, p. 204-206.

19 E. Bourque, *Etude sur les Sacramentaires Romains,* t. III, Rome, 1958, p. 220, n. 54.

20 Prague, *Biblioth. cath.* ms n° 83, *Sacramentaire du IX°,* f° 149-150.

21 A. Dodd - K. Gamber, *Das Sakramentar von Salzburg,* Beuron, 1960, n° 91.

22 Paris, B. N. ms. lat. 9430. *Sacramentaire de saint Martin de Tours,* X°, f° 77.

23 M. Ferotin, *Le liber mozarabicus Sacramentorum,* Paris, 1912, XCVIII, c. 395-400 et CXI, c. 1001-1008.

24 A. Lambert, *La fête de l'Ordinatio Sancti Martini dans la liturgie wisigothique,* dans *Revue Mabillon,* t. XXVI (1936), p. 1-27.

ces deux ensembles majeurs, l'antique liturgie hispanique présente une belle série de douze Oraisons centrées sur la charité de S. Martin [25].

La liturgie milanaise possède deux messes de S. Martin, figurant déjà au *Sacramentaire d'Aribert,* le plus ancien livre milanais connu [26] ; elles empruntent à la fois au *Gélasien du VIII*^e^ s. et à la liturgie gallicane (Préface), mais présentent aussi de nombreuses pièces propres.

L'introduction du *Sacramentaire grégorien* en Gaule par Charlemagne n'a pas marqué l'arrêt des productions liturgiques. Aux IX^e^ et X^e^ siècles de nombreuses messes nouvelles de S. Martin voient le jour. Tours est un centre actif de production ; 3 messes au moins en sont sorties à cette époque [27]. Quant aux Bénédictions épiscopales, elles sont plus anciennes ; la première en date se rencontre au *Sacramentaire de Gellone* (VIII^e^ s.) [28]. Pour être complet dans ce rapide inventaire, il faudrait encore citer les Oraisons propres que l'on peut glaner de-ci de-là par exemple dans le premier Missel plénier de Saint-Pierre-au-Vatican [29], les Missels de Lucques,[30], de Subiaco [31], de Robert de Jumièges [32], Westminster [33], le Collectaire de Saint Wulstan [34], sans oublier bien entendu les livres tourangeaux qui contiennent plusieurs messes votives distinctes des messes mentionnées plus haut.

Enfin au XVIII^e^ siècle, les liturgies néo-gallicanes créent de nouvelles messes : celles du Missel de Mgr de Vintimille (Paris 1738) ont été conservées par la liturgie propre du diocèse de Tours.

Dans le domaine des pièces chantées, la variété est moindre. Sur l'aire d'extension de la liturgie romaine on s'est contenté la plupart du temps de reprendre les pièces des différents communs ; la tradition conservée par le Missel romain actuel est de toutes la plus abondamment représentée. L'ancien Graduel bénéventain avait une messe propre dont le texte est emprunté à Sulpice Sévère ; elle connut une popularité certaine jusque dans l'Italie du Nord. Il existe en outre une messe assez étrange et sans grand intérêt, connue par le Graduel de Saint-Yriex (X°) [35] ; elle a été utilisée dans une bonne partie de la chrétienté occidentale : France, Italie, Espagne, Irlande (mais non en Germanie ni en Angleterre).

Un grand choix de versets alléluiatiques vient s'ajouter à ces messes : celui qu'a retenu le Missel est d'origine italienne et s'est répandu dès le XI^e^ s. en France et dans l'Espagne du Nord.

Liturgie ambrosienne et liturgie mozarabe [36] ont également leurs pièces chantées propres à côté d'autres chants tirés des communs. On relève entre elles quelques points de rencontre suggestifs. La liturgie néo-gallicane a refait de toutes pièces un répertoire musical dont le texte ne manque pas de valeur et souligne heureusement la charité de S. Martin et son œuvre de convertisseur [37].

Les lectures, Epîtres et Evangiles, présentent une grande variété d'une liturgie à l'autre : vingt-trois péricopes sont mises à contribution. Un cas limite se rencontre dans le Missel clunisien de 1523 qui utilise successivement pour chacun des jours de l'Octave de nouvelles lectures empruntées au Commun des Confesseurs.

Les cinq fêtes de S. Martin.

N'aurait-il pas été plus logique de parler du cycle des fêtes martiniennes avant d'inventorier la littérature liturgique ? Peut-être ! En fait, l'ordre importe peu car les textes sont pour la plupart interchangeables ; tel sera affecté au 11 novembre dans une Eglise, que l'on retrouvera à une autre date ailleurs ; il n'y a guère d'exception que pour les trois Oraisons grégoriennes qui, à partir du IX^e^ siècle, sont toujours affectées au 11 novembre.

La fête la plus ancienne de S. Martin est celle du 11 novembre. Ce n'est pas le vrai *Natalis* du saint, l'anniversaire de sa mort. Tours fête non pas le jour de la mort, mais l'anniversaire de l'arrivée du corps, sa « *Réception* » dans la cité après le transfert de Candes à Tours ; le titre de *Receptio* se lit au préambule des canons du Concile de Tours de 461 :

> « Comme les très bienheureux Evêques dont les signatures se trouvent ci-après, s'étaient réunis pour la très sainte fête qui célèbre la Réception du Seigneur Martin... » [38].

Inutile d'insister : le 11 novembre est la date la plus traditionnelle, celle où toutes les Eglises ont solennisé S. Martin à dater du jour où elles en eurent admis la fête ; par une disposition providentielle, ce jour est redevenu récemment fête nationale en France, il resterait à rendre à la nouvelle célébration laïque un peu de son caractère religieux et martinien.

Dès le milieu du V^e^ siècle, Tours solennisait une autre fête de S. Martin, le 4 juillet : c'était la fête instituée par l'évêque Perpetuus pour commémorer l'anniversaire de la consécration de la basilique qu'il avait fait élever en l'honneur du Saint. S. Grégoire de Tours, au VI^e^ s., écrivait à son

[25] J. Vivès, *Oracional visigotico,* Barcelona, 1956, n° 1190-1300.

[26] Donnée déjà par le *Sacramentaire d'Aribert* (1018-1045), édit. A. Paredi, dans *Miscellanea Adriano Bernareggi,* Bergamo, 1958, p. 332-334, n° 1-13.

[27] *Sacramentaires de St-Martin de Tours,* Paris, B. N. ms. lat. 9430, f° 77 et 116 v. - Tours, ms. 184, f° 78 v.-81 et 230 v- 234 v., Paris, B. N. ms. lat. 9434, f° 200-205 v, 241 v - 242 v, 247 v - 249 v.

[28] Paris B. N. ms. lat. 12.048, f° 164. — R. M. Wolley, *The Canterbury Benedictionnal,* Londres, 1917, p. 116.

[29] Rome Vallicelane ms. B. 8. (fin X°), *11 novembre.*

[30] Lucques ms. 606 (X°-XI°), *11 novembre.*

[31] Rome Vatic. lat. ms. 4770 (X°-XI°), f° 209 v. - 211 v.

[32] H. Awilson, *The Missel of Robert of Jumièges,* Londres 1896, p. 187.

[33] I. Wickham Legg, *Missale Westmonaster.* Londres, 1893, t. II, p. 859-863 996-998.

[34] E. S. Dewick - W. H. Frère, *The Leofric Collectar,* Londres, 1921, t. I, c. 246-248.

[35] *Paléographie Musicale,* « *Graduel de St-Yriex* », Paris Codex 903, t. XIII (1925), p. 224-227.

[36] *Paléo Music.,* « Graduel bénéventain », Codex VI-34, t. XV, f° 241 ss. — Londres Br. mus. add. 30.845, *Missel-Bréviaire mozarabe de Silos* XI°, *11 novembre* — L. Brou - J. Vivès, *Antifonario visigotico mozarabe de la cathedrale de Leon,* Barcelona-Madrid 1959, p. 387, 407.

[37] *Missel de Paris* (Mgr de Vintimille), 1738. — *Missel de Poitiers,* 1767.

[38] H. Delehaye, *S. Martin,* p. 116. — Concile de Tours de 461 ; Mansi, *Suppl.* 1748, t. I, c. 341.

sujet : « La solennité de cette basilique a un triple objet (*triplici virtute pollet*) : la dédicace de l'église, la translation du saint corps et l'ordination du Saint à l'épiscopat » (*Hist. franc.*, II, c. 14). Et pour justifier cette triple commémoration, Grégoire rapporte une légende (*de Virt.*, l. I, c. 6). La voici en substance : Perpetuus aurait voulu d'abord faire la cérémonie le 1er juillet. Ce jour-là on vint solennellement au tombeau du Saint et on se mit à creuser le sol. Mais le sarcophage contenant le corps saint, malgré tous les efforts, ne put être déplacé. Le lendemain, nouvelle tentative également infructueuse. Alors l'un des clercs rappela que l'on était à l'avant-veille de l'ordination de Martin : « Peut-être nous avertit-il de faire la Translation ce jour-là ! » Effectivement, le sarcophage fut transporté le 4 juillet presque sans effort.

La légende semble avoir été inventée après coup pour justifier un état de fait : la rencontre dans la même solennité de deux commémoraisons étrangères à l'origine, l'ordination de S. Martin à l'épiscopat et la dédicace de sa basilique, et s'il existe par ailleurs une tradition solide plaçant à une autre date l'ordination du Saint, c'est évidemment cette tradition qui aura toutes les chances de nous donner la date authentique de l'événement. On sait, en effet, que l'anniversaire de l'ordination était fêté du vivant de l'évêque et que l'on pouvait le continuer après sa mort si l'évêque avait été reconnu d'une sainteté éminente. Or l'Eglise hispanique a conservé une fête spéciale qu'elle nomme la *Sacratio Sancti Martini*, le 11 août ; fête célébrée très tôt, tout au moins depuis le VIe siècle. Le 11 août serait donc le véritable anniversaire du sacre de S. Martin.

Mais comment justifier sa disparition à Tours dans le courant des Ve-VI- siècles ? Une explication semble possible : la fête du 4 juillet instituée par Perpetuus revêtit très vite une grande solennité ; elle aurait éclipsé peu à peu l'anniversaire du 11 août trop proche pour supporter facilement la concurrence. Lorsque ce dernier, chaque année plus délaissé, fut au bord de la déchéance, une décision épiscopale décréta le transfert de la commémoration du sacre au jour de la dédicace de l'église, le 4 juillet. La légende explicative naquit ensuite pour justifier le transfert. Au temps de Grégoire de Tours, à la fin du VIe s., le souvenir de la véritable date de l'*ordinatio* était entièrement effacé.

Dans le système liturgique organisée par Perpetuus († 490) pour son Eglise de Tours, les deux fêtes du 4 juillet et du 11 novembre sont pourvues de vigiles ainsi que treize autres fêtes de l'année (*Hist. franc.*, x, c. 31). Il s'agit simplement d'un office nocturne solennel célébré en présence du peuple avec la participation de tout le clergé urbain. Beaucoup d'églises gauloises suivirent l'exemple de Tours le 11 novembre. On est assez surpris de rencontrer dans une série de 45 canons édictés à Auxerre, en 578, un article fort sévère ainsi libellé : « Il faut absolument empêcher les vigiles (ou les veillées) en l'honneur de S. Martin ». Sans doute doit-il s'agir comme au canon 3° de vigiles extra-liturgiques tenues dans les maisons particulières, qui étaient devenues l'occasion de désordre en Bourgogne, car traditionnellement la fête de S. Martin est marquée par la dégustation du vin nouveau [39].

La fête du 11 novembre est une fête majeure en Italie à la fin du VIIIe siècle ; chez les moines cassiniens, on l'a choisie pour la distribution solennelle des nouveaux vêtements à l'entrée de l'hiver. A cette occasion, on chantait au chapitre l'Evangile : « *Nolite solliciti esse dicentes* » ; la distribution à pareille date avait une raison pratique évidente, mais le souvenir du geste d'Amiens était certainement présent à l'esprit des créateurs de cette coutume [40].

La vigile au sens moderne du terme, — un jour de pénitence précédant la fête — apparaît pour la première fois dans le *lectionnaire d'Alcuin* (premières années du IXe s.). Elle fut célébrée d'abord dans l'ouest de la France et à Milan (Xe), puis se répandit progressivement jusqu'à devenir assez commune au XIIIe siècle. Le jour octave, 18 novembre, est célébré un peu partout à partir du XIe s. [41].

Nous avons dit plus haut que la solennité du 4 juillet resta longtemps propre à la région tourangelle : cela est vrai du Ve au IXe siècle. Il semble qu'au monastère de Saint-Martin-de-Tours, à l'époque carolingienne, elle dépassait en solennité la Saint-Martin d'hiver ; on l'y voit pourvue d'une vigile et d'une octave. La saison était plus propice aux pèlerinages et se prêtait mieux aux grands déploiements festifs. A partir du IXe s., la fête du 4 juillet se répandit partout en France, puis rapidement en franchit les frontières pour devenir le bien commun de la chrétienté occidentale, mais vigile et octave ne suivirent pas le mouvement et restèrent des solennisations locales. Saint Martin de plus s'était fait une place dans la célébration quotidienne de la messe, au *Communicantes*, au *Nobis quoque peccatoribus*, plus rarement au *Libera* après le *Pater*.

Trois fêtes vont compléter après le Xe s. le cycle martinien, mais leur influence ne dépassera pas la province ecclésiastique de Tours, à peine le diocèse. Ce sont d'abord deux fêtes de *reversio* qui commémorent l'une le retour des reliques de saint Martin à Tours pendant une accalmie des invasions normandes (13 décembre), l'autre la translation solennelle des reliques dans la basilique reconstruite lorsque la crise fut définitivement apaisée (12 mai 919). Au cours du XIIe-XIIIe s., la fête du 12 mai fut rattachée, par suite d'une confusion de dates, au souvenir de la victoire de 903 remportée à Tours sur les Normands de Baret et d'Eric ; elle reçut le nom de « *Subventio Sancti Martini* » et se célèbre actuellement le 13 mai [42] ; tandis que la fête du 12 décembre devenait la fête du retour des reliques de S. Martin de Bour-

[39] Héfélé-Leclercq, *Histoire des Conciles*, t. III - 1, p. 216, can. 5.

[40] J. Winandy, *Un témoignage oublié sur les anciens usages cassiniens*, dans *Rev. bénéd.*, 1938, p. 271.

[41] Pour la diffusion de chacune des fêtes, voir V. Leroquais, *Les Sacramentaires et Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, 3 vol. Paris, 1924.

[42] E. Mabille, *Les Invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de S. Martin*, dans *Biblioth. de l'Ec. des chartes*, t. XXX (1869), p. 192 s.

gogne. La troisième fête fut instituée en 1324 par le pape Jean XXII, à l'occasion de la séparation et de la translation du chef de S. Martin qui avaient eu lieu l'année précédente, 1er décembre 1323 [43].

Le 11 novembre est redevenu pour l'ensemble de la chrétienté la seule fête martinienne. Cela vaut peut-être mieux. Les autres fêtes, même dans les diocèses qui les ont maintenues, risquent de disperser l'attention des fidèles ; un regroupement paraît souhaitable. Même la fête du 4 juillet qui tombe maintenant en période de vacances pourrait bénéficier de la mesure. L'intensité de la célébration unique ne fera qu'y gagner.

III. — SAINT MARTIN A TRAVERS LES TEXTES DE LA LITURGIE

La charité de S. Martin

Si intéressante que soit l'étude historique de la liturgie martinienne, elle ne saurait suffire. Il faut pénétrer jusqu'aux textes et tenter maintenant une recension des thèmes liturgiques qui les inspirent. La matière est abondante, on l'a vu ; l'important est de choisir quelques textes parmi les plus suggestifs, qui montreront ce que chacune des Eglises d'Occident a pensé de S. Martin.

Le miracle d'Amiens était bien propre à frapper les imaginations ; c'est un geste-type qui traduit les tendances profondes d'une vie et confirme définitivement dans la voie du bien. La liturgie comme l'art populaire s'est plu à souligner ce geste et à en relever la signification. Elle y a joint une autre « charité » de S. Martin moins connue : le pauvre revêtu par les soins de l'évêque avant un office solennel dans le *sacrarium* de sa cathédrale. Le récit du miracle d'Amiens a parfois figuré comme Epître de la Messe, ainsi dans un missel plénier originaire de Subiaco [44]. Les psaumes *112* (111) et *41* (40) sont utilisés par les chants des messes mozarabes et milanaises. D'autres chants à Milan et en Occident reprennent et résument les deux récits de Sulpice Sévère. Mais ce sont les liturgies gallicanes et wisigothiques qui ont tiré le meilleur parti du thème :

« Rempli du don de ton Saint-Esprit, il s'est montré à ce point parfait dès le noviciat de la foi qu'il a vêtu le Christ en la personne du pauvre, et habillé le Seigneur du monde du vêtement que le malheureux a reçu. O bienheureuse charité par laquelle la divinité a été couverte ! O glorieux manteau divisé qui a vêtu le soldat et son roi ! C'est un don inestimable que d'avoir mérité de vêtir Dieu en personne ! » [45]

La belle Préface gallicane, joyau de sa littérature liturgique, est le commentaire le plus direct de la parole du Seigneur : « J'étais nu et vous m'avez vêtu. »

Une oraison de Saint-Pierre-au-Vatican oriente les esprits vers la signification eschatologique du geste : par l'intercession de S. Martin, Dieu nous dévêtira de nos péchés pour nous revêtir de l'immortalité au dernier jour :

« Dieu, tu as accordé au bienheureux Martin ton confesseur, avant le bain de la régénération, la gloire immense d'avoir vu ton Fils revêtu du vêtement qu'il avait donné au pauvre et d'entendre de lui l'éloge de son geste, accorde-nous par ses mérites, nous t'en prions, d'être devêtus de tous nos péchés et vêtus de la lumière de l'immortalité bienheureuse » [46].

Le thème de la charité est merveilleusement exploité par l'*Orationnal* wisigothique [47] qui en envisage successivement tous les aspects. Le geste d'Amiens doit nous donner, à nous qui en sommes les spectateurs, le sens du pauvre (n° 1197). Il nous faut à l'imitation de la charité de Martin avoir pitié d'abord de nous-mêmes ; la véritable aumône sera de tirer nos propres âmes du péché, puis nous devrons faire au prochain tout le bien que nous pourrons (n° 1193). La charité de saint Martin est sagesse : par égard pour lui, Dieu nous donnera également la vraie sagesse qui s'épanouit en œuvres de miséricorde ; ainsi nous comprendrons la nécessité de faire l'aumône qui, selon l'Ecriture, couvre la multitude des péchés (n° 1196). L'aumône est un échange : nous donnons des biens temporels, Dieu par le moyen de ses pauvres nous dispense ses richesses (n° 1194). A l'image de la charité de Martin, notre charité doit aller au-delà du don matériel ; tandis qu'il se dépouillait de ses vêtements pour soulager les corps, il se préoccupait de nourrir les cœurs de sa parole ; telle doit être aussi notre charité si nous voulons atteindre Dieu (n° 1192). Le premier bienfait que nous attendons du saint évêque, c'est de connaître notre nudité. Nous sommes le pauvre de la porte d'Amiens et nous l'ignorons ! Y a-t-il plus grande misère que d'ignorer sa misère ! Lorsque Martin nous aura fait prendre conscience de notre pauvreté, ce sera le salut, car alors, n'ayant plus d'autre ressource, nous nous précipiterons dans les bras de Dieu :

« Il est bienheureux, Seigneur, Martin ton merveilleux confesseur ; par son souci du pauvre il a mérité de parvenir à la récompense et a été sauvé au jour mauvais, parce que tu lui as porté aide, Seigneur ; accorde-nous par son intercession d'apercevoir notre nudité afin que nous volions à l'ombre de ta protection et que nous soyons revêtus du don des vertus ; ainsi nous mériterons de partager le sort de celui dont nous célébrons la fête » (n° 1195).

Apôtre, Confesseur et Martyr.

Sulpice Sévère avait fait de Martin sinon le treizième Apôtre comme on l'a écrit, du moins un « homme apostolique », en tout semblable aux Apôtres par son merveilleux pouvoir de thaumaturge. La liturgie a suivi sur ce point l'historien de l'évêque, reprenant parfois textuellement ses expressions. Selon la première Préface du *Sacramentaire d'Angoulême* (n° 1103), dans la hiérarchie de sainteté, S. Martin vient tout de suite après les patriarches et les prophètes; eux représentaient l'antiquité et il était difficile de leur assimiler un

[43] A. Lecoy de la Marche, *S. Martin*, Tours, 1881, p. 607.
[44] Rome Vatic. ms. lat. 4770 (x°-xi°), *11 novembre*, f° 209 v - 210.
[45] *Missel de Bobbio, Contestatio*, n° 367.
[46] Rome Vallicelane ms. B. 8, *11 novembre*, 2e collecte.
[47] *Oracional visigotico*, n° 1197.

contemporain ; encore S. Martin est-il presque un patriarche par son titre de *Summus Patronus* et a-t-il joui sa vie durant du charisme des prophètes ! En tout cas, ses miracles l'égalent certainement aux Apôtres car il a fait voir les aveugles, marcher les boiteux et surtout il a ressuscité les morts. Quant aux autres catégories de Saints, il en possède éminemment la dignité propre : celle des Vierges par sa chasteté et son intégrité parfaite, celle des Martyrs par toutes les épreuves qu'il a supportées avec constance pour l'amour du Christ.

Mêmes idées dans l'Invitatoire gallican qui ouvre la fête au *Missel de Bobbio* (n° 363) : « Des temps tout proches des nôtres ont produit cet homme que l'on doit compter au nombre des Apôtres et agréger aux Martyrs » ; vient ensuite une citation textuelle de Sulpice Sévère : « Il n'est pas douteux qu'il ne soit martyr dans le ciel, lui qui fut confesseur dans le monde, car nous savons que Martin n'a pas manqué au martyre, mais le martyre à Martin. »

La liturgie wisigothique proclame Martin l'égal des Apôtres :

> « Illustre contempteur du monde et gloire unique de notre siècle ; toujours plus grand par le mérite que par la justice, compagnon des Anges, participant de la dignité apostolique ; toujours attaché aux pas du Christ, il a cloué à la croix du Christ tous ses mouvements, toutes ses affections : mort au monde avant de mourir selon la nature »[48].

Ailleurs elle rattache la description de la mortification de S. Martin à l'idée du martyre et cela est conforme à l'idée répandue que l'ascèse monastique est une suppléance du martyre : à l'arbre on reconnaît les fruits ; les fruits de Martin sont les actions qu'il a accomplies pendant sa vie, ses miracles après sa mort. Plusieurs chemins sont praticables vers le Royaume, le martyre n'est pas l'unique : « Est-ce moins de porter longtemps sa croix que de subir la mort après une seule blessure ? Est-ce moins de vaincre le monde que de ne pas craindre le glaive ? » S. Martin a subi le martyre le plus lent, le plus douloureux, celui d'une vie entière de fidélité à Dieu dans la profession monastique. S'il lui a manqué un persécuteur, lui-même a été un parfait confesseur de la foi. Son triomphe remporté sur le monde vaut le plus glorieux des martyres[49].

Le cas de Martin a, en outre, ceci de particulier qu'il a été réellement confesseur de la foi lorsque les ariens lui firent subir pour sa foi, à Milan, le supplice des fouets. Le titre de confesseur au sens strict lui revient donc de droit et la liturgie ne se fait pas faute de le lui donner. Comme la charité de S. Martin nous vaut de voir nos vœux comblés, sa confession de foi nous obtiendra une confession telle qu'elle éteindra nos péchés, selon l'enseignement de l'*Orationnal* wisigothique (n° 1191). Il y a ici, semble-t-il, jeu de mots sur le terme de confession ; le concept est polyvalent ; on le constate dans une autre prière de même nature : la bouche de S. Martin a victorieusement confessé le nom du Christ en présence des ariens, elle a vaincu ses adversaires. En considération de lui, Dieu daignera ouvrir notre bouche pour que nous confessions à notre tour le nom de Dieu dans l'Office divin (n° 1300). Dieu n'a pas demandé à Martin le témoignage du sang, mais Martin a apporté le double témoignage de sa prédication et de sa vie : c'est celui-ci que nous allons examiner maintenant à la lumière des textes.

Le convertisseur des campagnes.

Avec le temps la conscience se fit plus aiguë du rôle unique joué par S. Martin ; les liturgies romaines-franques du IXe-Xe siècles ont toutes à cœur de célébrer en lui le docteur de la foi, le destructeur du paganisme et le convertisseur de la Gaule. Nouvelle ressemblance avec les Apôtres qui, chez Sulpice Sévère, était demeurée implicite. Au groupe des textes sur Martin, père de la foi, il importe de joindre ceux qui en font le type, l'exemplaire de l'évêque *Sacerdos magnus* et ceux qui rappellent son pouvoir de thaumaturge, car prédication et miracles ne font qu'un.

Les vieux sacramentaires tourangeaux du Xe s. appliquent à S. Martin l'oraison « *Deus qui populo tuo æternæ salutis...* » qui est actuellement au Missel romain la collecte du commun des Docteurs. Idée étrange de prime abord de nommer « docteur de vie » un homme qui n'a laissé aucun écrit et dont les connaissances théologiques sont sans doute restées sommaires ; mais Martin a été par excellence le prédicateur de l'Evangile et cela suffit pour lui assurer le titre de maître de doctrine : il est à l'origine de la foi pour une multitude d'âmes[50].

Son enseignement a été triple et, partant, efficace : parole, exemple et miracles. C'est ainsi qu'il a préparé pour Dieu un peuple parfait[51]. Une préface tourangelle du IX-Xe s. ramasse et coordonne ces idées :

> « Il est vraiment digne et juste... de te louer, Seigneur, qui par les saints docteur as donné au monde la lumière pour parvenir à la connaissance de la vraie foi ; dans leurs rangs le bienheureux Martin a brillé d'une manière particulière ; il a rayonné par les mérites de ses vertus, il a lui par la gloire de ses miracles, il a resplendi comme maître de toute piété pour les peuples. Il a enseigné les uns par les paroles de la doctrine du ciel, et affermi les autres par les exemples de sa vie sainte... Il est devenu pour tous odeur de vie en vue du salut, afin de ramener tous les hommes à la gloire de l'éternelle béatitude »[52].

A cette Préface tourangelle répond une Préface milanaise de même époque qui précise encore le rôle convertisseur de Martin :

> « Pour chasser les ténèbres de l'infidélité, tu as envoyé au monde occidental un homme resplendissant par ses miracles, pénétrant par la lumière de la parole : le bienheureux Martin, pour qu'il détruise les temples de l'erreur sacrilège et dresse les signes de la religion » (*Sacram. d'Aribert*, n° 4).

Les Arméniens nomment le fondateur de leur Eglise « Saint Grégoire l'Illuminateur » ; le terme

[48] *Illatio* de la fête du *11 août*, Férotin, n° 898.
[49] *Illatio* de la fête du *11 novembre*, Férotin, n° 1005.

[50] Paris B. N. ms. lat. 9434, *Sacramentaire de S. Martin de Tours* (XIIe), *messe votive, Préface*, f° 249 r.
[51] Tours ms. 184, *Oratio in nocte, 3 juillet*, f° 79.
[52] *Ib. Préface* du *4 juillet*, f° 80.

ne conviendrait-il pas aussi bien à saint Martin, l'Apôtre des Gaules ? Le souvenir de la foi apportée par le saint évêque revient comme un leitmotiv dans les diverses productions de la liturgie romaine-franque : les Eglises gauloises ont traduit concrètement au sein de la prière liturgique leur gratitude pour le don de la foi apporté aux campagnes, « la connaissance du vrai Dieu ».

La liturgie wisigothique groupant plusieurs passages d'Isaïe dit de lui :

« Le Seigneur t'a appelé à la justice. Il t'a pris par la main et t'a élevé ; il t'a établi lumière des nations pour que tu ouvres les yeux des aveugles et que le peuple dispersé et ravagé m'invoque »[53].

Même thème dans les liturgies néo-gallicanes qui trouvent dans les figures d'Asa et de Josaphat au livre des *Chroniques* des préfigurations de l'action apostolique du Saint, briseur d'autels et de statues, destructeur des bois sacrés et hauts-lieux (*II Par.*, XIV, XVII). Quant aux lectures utilisées dans la liturgie romaine on trouve le passage du Sermon sur la Montagne relatif au sel de la terre et à la lumière du monde (Mat., V, 13-19) ou le passage parallèle de S. Luc (XI, 33-36) qu'on lit aujourd'hui au Missel romain ; le missel néo-gallican de Mgr de Vintimille l'avait maintenu pour sa valeur de signification. Les liturgies ambrosienne, mozarabe et gallicane ont demandé aux épîtres à Timothée les conseils de rectitude doctrinale, de fidélité à l'enseignement reçu, de persévérance dans l'évangélisation et de sévérité envers les fauteurs d'hérésie, qui s'appliquent comme d'eux-mêmes à S. Martin (Milan : *I Tim.*, III, 16-IV, 8. — *I Tim.*, VI, 6 ss. — Mozarabe : *I Tim.*, VI, 11-14. — Bobbio : *II Tim.*, III, 14-IV, 8).

Le moine.

Pour ne pas étendre démesurément l'exposé il faut se résigner à laisser dans l'ombre les thèmes secondaires de S. Martin thaumaturge et « *Sacerdos magnus* », pourtant largement représentés dans les liturgies. On ne peut omettre par contre le thème de prédilection de la liturgie mozarabe qui a trouvé moins d'écho ailleurs, mais a été magistralement traité chez elle en des textes d'une grande densité doctrinale : celui de Martin-moine. Les deux messes du 11 août et du 11 novembre sortent toutes les deux, semble-t-il, du principal centre monastique de Galice : Braga. Il était heureux que cet aspect si important de la physionomie martinienne trouvât une liturgie pour le célébrer. Déjà l'*Orationnal* wisigothique avait décrit saint Martin sous les traits du contemplatif méditant jour et nuit la loi du Seigneur et dont la bouche était remplie de sagesse divine (n° 1198-1199). On pense irrésistiblement au texte de Sulpice Sévère :

« Jamais Martin n'a laissé passer une heure, un moment, sans se livrer à la prière ou s'absorber dans la lecture ; et encore, même en lisant ou en faisant autre chose, jamais il ne cessait de prier. De même que les forgerons se reposant au milieu de leur travail frappent encore leur enclume ; ainsi Martin, même quand il paraissait faire autre chose, continuait à prier » (*Vita*, c. XXVI).

La célébration du Saint est l'occasion d'un hommage public à la vie solitaire ; l'honneur rendu au grand jour à S. Martin exalte d'abord ce qu'il a voulu cacher aux yeux de tous : son ascèse du désert, son mépris du monde, sa pénitence cachée. « Celui qui pour son renoncement aux plaisirs s'est volontairement fermé au monde, s'est ouvert la porte du ciel par ses continuelles prières. » Telles sont les compensations divines : enterré volontaire durant sa vie par sa mortification, il vit aujourd'hui dans la gloire de l'éternité, et la puissance de son intercession s'étend même aux biens de cette vie dont lui-même n'a pas voulu jouir[54].

La vie monastique a été pour S. Martin une préparation providentielle. Il croyait contempler pour lui seul, en fait Dieu l'instruisait au désert de tout ce qu'il aurait à apprendre aux hommes quand il serait devenu pasteur[55]. En vain pensait-il fuir ceux-ci, Dieu l'a constitué malgré lui chef de peuples « afin que celui qui avait maté dans le désert les mouvements de la chair, élevé encore par la grâce, trouvât une perfection plus fructueuse en sauvant le peuple ; là il pourrait se montrer plus large dispensateur de cette paix qu'au désert il avait avidement recherchée »[56].

Du moine en S. Martin il y avait la volonté positive de demeurer caché, l'ignorance totale de l'ambition : mais ce vide lui avait précisément permis un enrichissement unique. Son âme s'était remplie d'esprit religieux (*pietas*), d'humilité, d'innocence et resplendissait irradiée par la divine Splendeur, toutes richesses qui contribueraient à l'arracher au désert pour le livrer en modèle aux hommes[57]. L'Eglise dès lors bénéficia de sa sainteté sans que la vie épiscopale apportât à Martin la moindre diminution de sainteté[58]. Couronnant la vie contemplative, la vie apostolique qu'il mena comme évêque participait de la dignité conjuguée de la vie de contemplation et de la vie d'action.

La liturgie romaine contemple surtout cet aspect de la vie de S. Martin dans les chants de la Messe et de l'Office. Après Sulpice Sévère elle célèbre « Martin pauvre ici-bas et petit, qui entre riche au ciel », en des termes qui préfigurent Saint François d'Assise. N'est-ce pas d'ailleurs un ancien verset alléluiatique de S. Martin qui a été affecté à la fête des Stigmates de S. François ?

La bénédiction épiscopale du sacramentaire de Gellone (VIII[e] s.) prend appui sur l'intimité de Martin et de son Dieu pour implorer sur le peuple chrétien les bienfaits divins : « Dieu qui t'es attaché d'une telle familiarité le très bienheureux évêque Martin, qu'il était déjà tout entier de cœur au ciel, quand il habitait corporellement la terre »[59].

On devrait citer ici les textes qui décrivent Martin comme le serviteur bon et fidèle, dispensateur avisé

[53] *Antifonario visigotico, 11 août, Sacrificium*, p. 389.

[54] *Missa* de la fête du *11 août*, Férotin, n° 884.
[55] *Oratio post nomina, ib.*, n° 886.
[56] *Oratio ad pacem, ib.*, n° 887.
[57] *Illatio, ib.*, n° 888.
[58] Ceci est une vue qui peut aujourd'hui nous surprendre. La littérature monastique des origines a mis unilatéralement l'accent sur les dangers inhérents à l'apostolat et à la charge épiscopale en particulier, sans consentir toujours à y voir un moyen effectif de sanctification.
[59] Paris B. N. ms. lat. 12.048, f° 164.

des biens du Seigneur, l'intendant entièrement dévoué et vigilant sur lequel Dieu a pu si longtemps faire fond. Ces textes font le joint entre les deux thèmes de saint Martin-moine et de saint Martin-évêque.

* *

Comme il fallait s'y attendre les liturgies illustrent les derniers moments de S. Martin décrits par son historien dans l'épître à Bassula. Jusqu'au dernier instant Martin a vérifié la béatitude des pacifiques : c'est pour remettre la paix dans la communauté rurale de Candes qu'il entreprit son dernier voyage. Il fallait à sa vie cette dernière similitude avec celle du Maître dont la recommandation ultime à ses disciples fut de maintenir entre eux la paix [60]. En un dernier témoignage de charité, Martin accepta de voir différée pour lui l'heure de la rencontre avec le Seigneur s'il pouvait être encore utile à son peuple. Attitude qui évoque les mots de S. Paul : « Je me sens pris dans cette alternative : d'une part j'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ, ce qui serait et de beaucoup bien préférable, mais de l'autre demeurer dans la chair est plus urgent pour votre bien » [61].

La vie de S. Martin se clôt donc par une manifestation sublime de charité et rejoint à sa dernière heure le geste d'Amiens tant aimé du peuple chrétien. Entre ces deux pôles de la charité de Martin les liturgies ont détaillé les aspects de cette figure si riche : homme vraiment apostolique par la grandeur des miracles et la sainteté, martyr sans effusion de sang, destructeur du paganisme et docteur de lumière pour l'Occident, évêque et moine. Les citations que nous avons faites des diverses liturgies ont laissé entrevoir, malgré leur caractère fragmentaire, le profit que l'on pouvait retirer d'une étude sérieuse des textes. Le culte des Saints fait partie intégrante de la liturgie dès les siècles d'or de l'Eglise.

Moins riche sans doute que le mystère du Christ développé par le Temporal, le Sanctoral dans le cas de S. Martin donne l'occasion de méditer une merveilleuse figure du Christ, d'effectuer un retour sur nos origines chrétiennes et d'implorer le couronnement de l'œuvre commencée autrefois par Martin auprès de nos ancêtres :

« Exauce, Seigneur, ton peuple qui se soumet à toi de toute son âme et garde-le par la prière du bienheureux Martin ton prêtre et ton évêque : ainsi protégé de corps et de cœur, il désirera ce qu'il a cru et obtiendra ce qu'il a espéré » [62].

Dom G. Oury, O.S.B.

[60] *Oratio ad pacem*, Férotin, n° 1004.
[61] *Phil.*, I, 22-24, *Chant de communion* des missels néo-gallicans de Paris (1738), Tours (1784), Poitiers (1767). Encore utilisé au *Propre diocésain* de Tours.
[62] *Sacramentaire d'Angoulême*, n° 1479.

QUESTIONS ŒCUMENIQUES

(*Suite.* — Voir *Ami* du 26 octobre)

III. — ETUDES PARTICULIERES

1. — *L'Orthodoxie*

M.-J. Le Guillou, O. P., **L'Esprit de l'Orthodoxie grecque et russe.** Préface du R. P. Dumont, O. P. — « Je sais - Je crois ». — Paris, Fayard, 1961.

L'Orthodoxie a le sens de la totalité du mystère chrétien. Ce trait essentiel est bien mis en relief par ce livre qui nous introduit dans un monde trop souvent méconnu. Pour connaître par l'intérieur les Eglises orthodoxes grecques et russes, on trouverait difficilement un point de vue plus central que celui du mystère. L'orthodoxie est fière d'être gardienne de « la plénitude mystérique de l'Eglise des Pères ». Aussi cette plénitude est-elle présentée dans une première partie qui comprend six chapitres : 1° Le mystère ; 2° Le mystère révélé ; 3° Le mystère célébré ; 4° Le mystère vécu ; 5° La tradition du mystère ; 6° Mystère et piété orientale. De beaux textes de la tradition patristique rapportent quelque chose de la joie profonde du chrétien en face des merveilles de Dieu. Relevons ce qu'écrit S. Grégoire de Nysse sur l'émerveillement des anges découvrant, par l'Eglise, des splendeurs nouvelles dans le Christ :

« Si ce n'est pas trop audacieux, j'oserais dire, écrit-il, qu'ayant vu par l'Epouse la beauté de l'Epoux, les anges ont admiré ce qui est invisible et incompréhensible à tous les êtres. Dieu, en effet, a fait de l'Eglise son Corps. Si donc l'Eglise est le corps du Christ et le Christ la tête de son corps, donnant forme à l'Eglise à sa propre ressemblance, peut être en contemplant celui-ci à travers celui-là, les amis de l'Epoux furent-ils bouleversés, en voyant nettement en elle l'invisible. Et de même que ceux qui sont incapables de voir le disque du soleil le regardent à travers son reflet dans l'eau, ainsi eux, en plongeant les yeux dans un miroir pur, la forme de l'Eglise, contemplent-ils le soleil de justice comme à travers sa manifestation. » (*Cant. Cant.* 8 ; P. G. 449 c - 949 b) (p. 26).

Cependant la découverte des magnificences divines ne se fait pas sans un certain effroi. S. Jean Chrysostome le note à propos de saint Paul :

« En voyant cet abîme béant, il se met à trembler et s'écrie : O profondeur des richesses de la sagesse divine, combien sont incompréhensibles vos jugements et inscrutables vos voies... Que dire ! Ses jugements sont inscrutables, ses voies sont inaccessibles, sa paix dépasse toute intelligence, ses dons inexprimables qu'il a préparés pour ceux qui l'aiment... n'ont pas monté dans le cœur de l'hommes. Sa majesté n'a pas de borne, son intelligence ne peut être comptée, toutes ces choses sont incompréhensibles et lui-même serait compréhensible ? » (P. G., 706 A. B.), (p. 27).

En face de la transcendance divine, quelle sera l'attitude de l'homme ? La prière de l'Eglise guidera le fidèle dans sa réponse. Les offices liturgiques sont une merveilleuse catéchèse christologique et trinitaire. Le mystère révélé demande à être célébré. On connaît la richesse de cette célé-

bration. L'atmosphère sacrale enveloppe l'assemblée et donne aux textes de la liturgie tout leur éclat ; nous pouvons admirer l'équilibre de la théologie orientale en relisant l'anaphore de saint Basile, goûter la joie pascale que chantent des hymnes justement célèbres. Les icônes ont une part importante dans ce culte : on se gardera d'en juger seulement par l'émotion artistique qu'elles peuvent éveiller. L'auteur nous le rappelle très utilement :

« Il ne faut jamais oublier, écrit-il, que ce culte de l'icône tient aux luttes contre l'arianisme et le monophysisme et à la crainte de voir réapparaître, sous une forme larvée, ces hérésies préjudiciables à l'intégrité du Mystère de l'Incarnation. Ce sont donc ces luttes doctrinales qui conduisirent à un approfondissement, à une détermination de la doctrine, véritables étapes d'un développement dogmatique. L'Occident, lui, qui ne connut pas ces luttes n'y accorda pas grande attention et il n'y a pas vu un véritable développement dogmatique, mais une simple mesure disciplinaire, une approbation du culte des images, sans véritable saisie de l'implication dogmatique. En Orient, au contraire, la décision conciliaire a paru davantage être une contribution à une meilleure intelligence du mystère de l'Incarnation ou, plus exactement, du mystère de la communication que Dieu fait de lui-même au monde et, en particulier, à l'homme » (p. 45).

Cet exemple nous fait saisir l'importance d'une vue globale de la mentalité pour situer et comprendre les différents éléments qui la composent. Il faut tenir compte de l'ensemble pour percevoir le sens de certains traits. Relevons encore celui-ci :

« La contemplation du Christ, Serviteur de ses frères, ouvre les fidèles à une compréhension particulièrement profonde d'une charité fraternelle compatissante, du pardon des fautes et des offenses, de l'hospitalité large et généreusement donnée, de l'aumône et de la bienfaisance. Comme dans la Bible le sens de la pauvreté spirituelle et la perception de la nécessité de la miséricorde divine ont ouvert les cœurs à la miséricorde envers autrui. Cette transformation spirituelle du cœur, centre de la révélation évangélique, est d'ailleurs constamment évoquée dans la liturgie par le chant des Béatitudes qui, chaque dimanche et chaque jour de fête, accompagne ce transport de l'Evangile à la petite entrée. Si l'on veut comprendre la mentalité de nos frères orthodoxes — et peut-être surtout russes — toujours ouverts aux pauvres et même aux criminels, si bien évoqués par Leskov et Dostoïevski, il importe de ne jamais oublier que ce chant des Béatitudes est lié, dès la plus tendre enfance, à l'assistance à la liturgie » (p. 68).

A côté de ces richesses, il faut reconnaître, dans la pratique l'existence de dangers qui menacent la piété orthodoxe. L'émotion religieuse peut être confondue avec ce qui est substance de la vie de la grâce, la charité engageant toute la volonté. L'abondance des symboles empêche parfois de distinguer les sacrements et la pratique fréquente des sacrements s'en ressent ; l'Eucharistie n'échappe pas à cet écueil.

« Le service vespéral, joint aux matines avec ses chants particulièrement beaux, l'église scintillante de lumières au milieu des ténèbres d'alentour, la poésie mystique des heures nocturnes, tout cela a pour le Russe, un attrait plus réel que la messe elle-même » (p. 70).

Tout un ensemble de coutumes — comme celle de ne pouvoir célébrer qu'une messe par jour dans un même sanctuaire — fait que le culte de l'Eucharistie n'a pas eu, dans l'Orthodoxie, un développement comparable à celui qui s'est réalisé en Occident à partir des XII^{e} et XIII^{e} siècles.

Après toute cette présentation qui a fait surtout état des richesses reçues du passé, une seconde et dernière partie étudie « l'Orthodoxie et son devenir ». Rupture entre l'Orient et l'Occident, Pressions de l'Histoire et déviations religieuses, Renouveaux modernes et Conscience orthodoxe, tels sont les thèmes abordés. L'ouvrage se termine sur une note d'espérance. « Seule cette redécouverte fraternelle, pleine d'estime et de charité nous permettra de triompher, dans l'Esprit du Christ, des divisions et de nous retrouver *un* dans la charité du Christ » (p. 126).

Parmi toutes les suggestions que nous apporte ce beau travail nous en retiendrons deux.

1° Il est très désirable que la théologie du Saint-Esprit ne soit plus un objet de discorde. De part et d'autre il y a du travail à faire.

« Nous pensons quant à nous, écrit l'auteur, et nous espérons le montrer dans une prochaine étude, que la théologie trinitaire thomiste *bien comprise* rend compte des requêtes les plus essentielles du grand théologien orthodoxe Vladimir Lossky. Pour saint Thomas, comme pour cet auteur, la théologie trinitaire s'exprime sur le plan des valeurs de conscience, d'amour et de liberté, et fonde la communion de l'Eglise. »

2° La pauvreté relative du culte de l'eucharistie dans l'Orthodoxie fait vivement désirer qu'un renouveau s'y réalise sur ce point. On ne peut songer à un développement du culte eucharistique copié sur celui que nous connaissons, mais c'est à nos frères de trouver ce qui, dans la pratique, pourrait mettre davantage en relief ce don que le Seigneur a fait de lui-même à son Eglise. Quel gain ce serait pour l'unité des chrétiens si, dans l'Orthodoxie, s'éveillait un renouveau en faveur du Sacrement de l'Unité !

* *

2. — *Le protestantisme et la vie religieuse*

François BIOT, O.P. — **Communautés protestantes.** Coll. « Omnes Gentes ». 240 p. — Fleurus.

Ce livre aborde un sujet jusqu'alors peu étudié par des catholiques. L'intérêt de cette étude est très grand ; après le beau livre du Prieur de Taizé, Roger Schutz, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, on le comprend sans peine. La renaissance de la vie régulière dans le protestantisme continental est un fait qui pose question. Il est sans doute difficile d'apprécier l'importance de cet essor, de savoir quelles sont les expériences vraiment représentatives du protestantisme dans cet ordre. Quels que soient cependant les jugements que les protestants portent eux-mêmes sur telle ou telle de ces communautés, on est obligé de constater qu'elles existent et cette existence même ne semble pas, à première vue, compatible avec la pensée des Réformateurs.

Il convenait donc, tout d'abord, de regarder de près la position des Réformateurs sur la vie religieuse et monastique. On sait, d'une façon générale

qu'ils furent opposés à ce genre de vie. N'ont-ils voulu cependant condamner que les formes de vie religieuse qui existaient de leur temps, ou bien ont-ils rejeté toute forme de vie consacrée comme contraire à l'enseignement du Christ ? Il est nécessaire d'examiner leurs œuvres de près pour donner une réponse objective. C'est ce que fait l'auteur en se limitant cependant aux principaux réformateurs.

Luther a connu par expérience la vie monastique, aussi, à la différence de Calvin, a-t-il nettement posé la question de la valeur des vœux. Son écrit le plus important sur ce sujet : *De votis monasticis judicium*, publié en février 1522, eut un vif succès ; il est relativement peu connu actuellement ; en France il est pratiquement ignoré. L'ancien moine réformateur a sur les vœux un jugement très négatif. Il s'efforce de montrer qu'ils s'opposent à la Parole de Dieu, qu'ils sont contraires à la foi, contraires à la liberté évangélique, opposés aux commandements de Dieu, contraires à la raison. Toute cette dialectique est associée à un flot de critiques, passionnées assez mêlées. On aurait tort cependant d'attribuer surtout à la passion l'attitude de Luther envers la vie religieuse ; cette attitude « n'est pas adventice, secondaire, superficielle : elle tient, au contraire, à l'essence même de sa conception chrétienne » (p. 48). La conclusion est claire : « Si les intuitions fondamentales de Luther constituent, au moins au XVI[e] siècle, le fond même de la Réforme, il semble bien alors que le rejet de la vie monastique et des vœux fasse partie intégrante de ce fond » (p. 80).

Chez Calvin nous retrouvons un rejet analogue avec plusieurs confusions inacceptables pour un catholique : Calvin comprend le mariage un peu comme une nécessité de nature, attribue aux religieux un mépris pour cette institution divine ; les vœux créeraient, selon lui, un état de servitude, qui contredirait à la liberté spirituelle du chrétien, en des choses que Dieu a laissées libres.

Parmi les autres réformateurs, Bucer (1491-1551) prend une position assez originale. Il reconnaît, lui, la valeur du célibat mais refuse à toute autorité, séculière ou ecclésiastique, le pouvoir de fixer la moindre chose à ce sujet ; c'est la conscience de chacun qui reste le seul et unique juge dans ce domaine. Toutes ces opinions des Réformateurs n'ont rien de normatif ; les « Confessions de foi », par contre, engagent davantage la croyance protestante. La *Confession d'Augsbourg* et d'autres textes luthériens s'opposent explicitement aux vœux ; les Confessions de foi réformées sont en général plus laconiques ou plus discrètes : la « Confession helvétique postérieure » admet même la possibilité d'un célibat consacré, mais ce célibat est considéré comme un don temporaire que Dieu peut refuser après l'avoir donné.

En définitive, le bilan de cette enquête partielle est assez négatif : les Réformateurs rejettent en général la vie religieuse, non seulement pour des raisons concrètes venant des abus de leur époque mais aussi pour des raisons doctrinales. Ils s'opposent au principe même de la vie monastique ; ils se refusent en particulier à distinguer des autres fidèles ceux qui suivraient la voie des conseils évangéliques, ils n'acceptent pas que le célibat puisse avoir une valeur plus grande que le mariage. Cependant le principe même d'une vocation au célibat au service du Seigneur est reconnu par certains Réformateurs. Cette ouverture permettra aux membres des communautés du XX[e] siècle de justifier leur engagement mais cette ouverture sur la vie religieuse est étroite et l'on comprendra que l'ensemble des protestants reste assez réticents au sujet de la vie monastique.

Il y a heureusement des exceptions. Les essais communautaires actuels en sont la preuve. Le Père Biot en donne une présentation sobre mais suggestive. Il faut bien dire un mot d'abord des survivances monastiques historiquement établies au monastère de Möllenbeck, près de Rinteln sur les bords de la Weser. En 1558 tout le monastère passa à la Réforme sans que soit modifié l'essentiel des observances monastiques extérieures. Après une période de grand rayonnement le monastère s'éteint avec son dernier moine qui meurt en 1675. Quelques essais de vie communautaire non cénobitique sont célèbres : la communauté des Frères Moraves de Herrnhut dont le comte Nicolas-Louis de Zinzendorf (1700-1760) fut l'âme, les diaconies d'Allemagne, de Suisse et de France qui apparaissent au XIX[e] siècle presque simultanément. Les diaconesses, fondées en France par le pasteur Antoine Vermeil (1799-1864), pour être des « Sœurs de charité protestantes » ont connu un beau développement. On peut citer aussi la « Diakonenanstalt Nazareth » à Bethel, près de Bielefeld, la « Fraternité de la vie commune » de Rüschlikon, en Suisse, et la « Diakonieverein » qui s'y rattache. Assez récent, le renouveau cénobitique est en général mieux connu, ne serait-ce que par le rayonnement de la communauté de Taizé dont la Règle remet en valeur beaucoup de richesses du patrimoine chrétien. La communauté de Grandchamp, la « Retraite de Pomeyrol », les « Marienschwestern » de Darmstadt sont aussi des témoins du même essor, de ce désir de vivre en commun la vie évangélique.

Alors la question se pose inévitablement : cette efflorescence religieuse est-elle compatible avec la doctrine protestante,

> « Comment, suivant les termes mêmes de l'auteur, se justifient dans la pensée protestante ces faits dont nous sommes les témoins. Serait-ce par un reniement pur et simple de ce que les Réformateurs ont pensé à ce sujet ? Pour le protestantisme, en effet, la pensée des Réformateurs, quelle que soit son importance, n'est pas normative ; il est possible *a priori* — et les faits le confirment — de réviser sur telle ou telle question les affirmations portées par eux. Serait-ce le cas dans le problème des vœux et de la vie religieuse communautaire ? Et faudrait-il en conclure que sur ce point, dans les Eglises issues de la Réforme, on en revient peu à peu à une doctrine plus proche de Rome que de Luther ou de Calvin ? Ou bien les justifications qu'on donne actuellement de ce renouveau religieux demeurent-elles étroitement dans le cadre des « possibilités » ouvertes à titre exceptionnel et rarissime par les Réformateurs eux-mêmes ? » (p. 168).

Essayons de résumer les multiples aspects de la réponse de l'auteur en trois points.

1° Il y a du nouveau dans le Protestantisme. Les faits déjà cités parlent d'eux-mêmes. Il faut cependant pour en comprendre l'importance, les situer dans leur contexte. La redécouverte de la vie religieuse n'est qu'un des aspects d'un renouveau général dans les églises issues de la Réforme : ce renouveau qui a commencé au début du siècle, s'étend à tous les secteurs de la vie chrétienne : théologie, liturgie, mission et Eglise au sens de ce mot dans la pensée protestante.

2° Ce renouveau se fait dans la fidélité aux positions générales du Protestantisme. C'est par leur fidélité à la Parole de Dieu que les communautés retrouvent, par delà les Réformateurs et sous des aspects inhabituels, les données de l'ancienne tradition monastique. Cependant l'opposition violente des Réformateurs à la distinction des chrétiens en deux catégories, simples fidèles et religieux, marque toujours la pensée protestante. Celle-ci reste en deçà de la doctrine catholique rappelée encore par Pie XII dans l'encyclique *Sacra Virginitas* (25 mars 1954), doctrine selon laquelle l'état de la virginité consacrée est supérieur à l'état de mariage. Par contre cette même thèse des Réformateurs sur l'égalité de tous les chrétiens n'est pas sans rapport avec l'heureuse préoccupation des communautés à ne pas s'isoler. La Règle de Taizé insiste sur la présence au monde : « Ouvre toi a tout ce qui est humain et tu verras s'évanouir tout vain désir de fuite du monde. Sois présent à ton époque. » Dans plusieurs communautés la forme de la pauvreté est « celle même des pauvres d'aujourd'hui : ceux qui gagnent péniblement leur pain quotidien à force de travail » (p. 190). Cette recherche d'une sainteté vraiment présente au monde correspond à un besoin actuel. Rappelons que c'est aussi pour y répondre qu'une nouvelle forme de vie parfaite a été reconnue comme possible dans l'Eglise et que Pie XII a créé les Instituts séculiers.

3° Ce renouveau en faveur de la vie religieuse a formé des communautés ouvertes à l'œcuménisme. Citons encore la Règle de Taizé : « Ne prends jamais parti du scandale de la séparation des chrétiens confessant tous si facilement l'amour du prochain, mais demeurant divisés. Aie la passion de l'unité du Corps du Christ. » Cette orientation œcuménique se retrouve chez les Sœurs de Darmstadt et dans les autres communautés récentes. Dans ces centres, les relations interconfessionnelles se multiplient. Il y a là, comme l'A. le souligne, une certaine méthode œcuménique : la présence de chrétiens rassemblés pour vivre en commun la vie évangélique est un appel qui rapproche ceux qui sont frères en Jésus-Christ.

Ajoutons que cette sorte de coïncidence dans le protestantisme entre vocation religieuse et vocation œcuménique, coïncidence qui n'existe pas proportionnellement avec la même fréquence du côté catholique a de quoi faire réfléchir. L'Esprit-Saint qui est l'âme de l'Eglise semble avoir des voies différentes de part et d'autre. C'est lui qui permet à chacun de percevoir, par l'approfondissement des exigences contenues dans l'Evangile, les conditions de l'unité voulue par le Seigneur. En chacun, ce même Esprit par la charité développe des capacités de don et d'accent.

3. — *L'unité, la tradition et plus spécialement le sacerdoce*

Max Thurian : **L'unité visible des chrétiens et la tradition.** — Delachaux et Niestlé.

« A l'intention du Conseil œcuménique des Eglises et en pensant au deuxième Concile du Vatican », le théologien de Taizé nous offre tout d'abord quelques pages sur l'unité ; l'unité invisible actuelle, l'unité visible actuelle, l'unité visible à retrouver, tels sont les étapes d'une réflexion sereine qui, partant d'une contemplation de l'unité divine, s'élève au-dessus de certaines discussions trop humaines. Une unité visible existe déjà sur la reconnaissance de l'Ecriture, sur la valeur du baptême, sur la prière dans l'Oraison dominicale, les Psaumes, la confession des symboles des Apôtres et de Nicée. Par contre l'unité n'est pas encore réalisée visiblement sur la foi exprimée par les conciles, sur le rôle du « ministère ».

De l'aveu même de l'auteur

« le problème du ministère est un des plus délicats dans la recherche de l'unité visible. En effet, écrit-il, pour les Eglises de type « catholique », la validité des sacrements dépend de la manière dont le ministère a été ordonné, du ministre de l'ordination. Il est donc évident que l'accomplissement de l'unité visible dans l'intercommunion sacramentelle pose tôt ou tard le problème du ministère » (p. 35).

Pour éclaircir cette question difficile, M. Th. s'efforce de dégager ce qu'il y a d'essentiel selon lui dans l'épiscopat.

« Ce ministère que nous appelons dès maintenant « épiscopal », pour la commodité, mais sans charger le mot de tout le poids de l'histoire, n'est pas d'abord un ministère de l'autorité, un ministère doctrinal ou un ministère sacramentel. L' « évêque » n'a pas comme première tâche le commandement ou même le gouvernement, tel un général ou un chef d'Etat. Il peut partager avec d'autres, dans un conseil, le commandement et le gouvernement. Il n'a pas comme devoir essentiel de préciser la doctrine et de la défendre ; cette tâche peut être commise à d'autres, docteur de l'Eglise et théologiens. Il n'est pas non plus le détenteur nécessaire de certains sacrements privilégiés. C'est l'intention de l'Eglise, dans la fidélité biblique, qui joue ici pour attribuer à l'évêque l'ordination ou la confirmation par exemple, parce que ces actes ecclésiastiques sont en relation directe avec l'unité du corps ecclésial.

« Le ministère épiscopal, compris dans le prolongement de l'intention apostolique, est essentiellement le ministère pastoral de la Parole et des Sacrements ordonné à l'unité, en vue de la charité, pour une plus grande plénitude dans la vérité, afin que la mission devienne pleinement efficace. L'évêque est le ministre de l'unité dans l'Eglise locale, et de l'unité œcuménique de l'Eglise locale ; il manifeste la présence de l'Eglise universelle dans l'Eglise locale et la présence de l'Eglise locale dans l'Eglise universelle œcuménique et conciliaire. C'est là sa fonction essentielle. Pour l'exercer, il doit parfois agir avec autorité reconnue, il doit « garder le dépôt », il doit « ordonner » les ministères ; mais ces actes qui manifestent son ministère essentiel de l'unité, ne lui appartiennent pas nécessairement en propre, il peut les accomplir collégialement avec d'autres ministres, il peut en donner délégation à d'autres. Le ministère apostolique de l'unité lui est confié personnellement. Certes tel théologien, par exemple, peut par sa pensée, ou tel saint par son

rayonnement, susciter l'unité de l'Eglise locale, mais, si cette unité n'est pas intégrée à l'unité œcuménique, elle peut devenir sectaire. Il appartient à l'évêque de mettre l'unité de l'Eglise locale en accord avec l'unité de l'Eglise universelle » (p. 39).

Nous avons tenu à citer toute cette page car, dans un bel effort de synthèse, elle nous paraît très éclairante. Les négations des Réformateurs au sujet de la hiérarchie, leur insistance unilatérale sur le sacerdoce des fidèles semblent ici bien dépassées. Nous assistons, sous un vocabulaire qui n'est pas tout à fait le nôtre, à une redécouverte de la plénitude du sacerdoce ministériel de l'évêque. Elle reste cependant partielle : « Volontairement, écrit un peu plus loin l'auteur, nous ne parlons pas ici du problème de la succession apostolique. Il est certain que ce problème n'a pas encore été suffisamment étudié et que les Eglises « catholiques » doivent faire un très gros effort d'explication pour éclairer leur exigence » (p. 44).

Reconnaissons volontiers qu'il y a encore du travail à faire sur ce point mais n'oublions pas qu'il y en a déjà de bien fait : cf. Mgr Jouassard : « *Pour une étude du sacerdoce au temps des Pères* » dans *La Tradition sacerdotale* (1959).

Par contre il est difficile d'écarter la question de la succession apostolique quand on cherche à comprendre ce qu'il y a d'essentiel dans la fonction épiscopale. Grâce à cette succession et par elle seule, la continuité du corps épiscopal que forme l'ensemble des évêques est assurée à travers l'histoire ; l'unité de l'Eglise brille ainsi dans le temps comme dans l'espace. Que l'évêque soit « ministre de l'unité dans l'Eglise » nous le croyons donc aussi mais en un sens plus étendu.

Sur l'Eglise de Rome, nous lisons quelques remarques intéressantes :

« C'est l'Eglise locale de Rome, c'est l'évêque de Rome, qui sont proposés au regard des autres Eglises locales et des autres évêques, pour qu'ils reconnaissent un type d'Eglise et un type d'évêque, un type d'unité ecclésiale qui les inspirent, les stimulent et les réunissent dans la vision d'un même modèle... (p. 42).

« Depuis les premiers siècles de l'Eglise, un évêque-primat est chargé de veiller à l'unité des évêques, et de trancher en cas de crise dans le concile œcuménique » (p. 97).

Au sujet de la Tradition, thème de la seconde partie du livre, la pensée protestante a également changé. Rejeter la tradition pour ne fonder l'enseignement que sur la Bible, était une attitude courante au XIX^e siècle : elle est considérée maintenant comme périmée. M. Th. présente la tradition comme la vie de l'Evangile dans l'Eglise, comme l'acte par lequel l'Eglise transmet l'Evangile, comme le donné résultant de cette vie et de cet acte de l'Eglise. Le point délicat et important est toujours l'existence d'un magistère vivant. Il est, cette fois-ci, directement question de la succession apostolique des évêques. Après avoir cité la préface des Apôtres, l'A. écrit :

« Ce texte liturgique exprime très clairement cette conception de l'actualité de l'apostolat, du rôle perpétuel des apôtres dans l'Eglise. Ils ont été choisis par le Christ, Pasteur éternel, pour continuer son œuvre et pour gouverner l'Eglise comme pasteurs. La prière demande au Seigneur de garder son troupeau par les apôtres actuellement vivants et présents : qu'ils soient toujours les chefs des Eglises pour les conduire. Ils sont actuellement vivants et présents dans l'enseignement apostolique du Nouveau Testament et dans la communion des saints. Les évêques considérés comme leurs successeurs au sens des Epîtres Pastorales, ne sont que les signes et les instruments de cet apostolat toujours vivant et présent ; ils sont ajoutés au collège apostolique unique, comme auxiliaires ; les apôtres continuent à gouverner l'Eglise et à transmettre l'Evangile à travers eux et par leur moyen.

Nous reconnaissons dans ces lignes bien des données traditionnelles ; nous nous réjouissons aussi de trouver sur l'ordination elle-même beaucoup d'éléments positifs (p. 71) ; il reste cependant une divergence moins visible mais importante. Nous croyons que la volonté du Christ est à l'origine de l'ordre sacramentaire, que l'ordination est un vrai sacrement et que ce sacrement de l'ordre confère non seulement la grâce mais un caractère indélébile ; et cette consécration reçue dans le sacrement de l'ordre, rend le prêtre, même s'il n'a plus de charge pastorale, capable d'offrir avec fruit le sacrifice du Seigneur.

* *

Conclusion : La Prière pour l'Unité

La dernière partie du livre précédent a pour titre « Conversion spirituelle et prière pour l'unité ». C'est la reproduction d'un article de *Verbum Caro* qui a trouvé place également dans un livret sur « la Prière pour l'unité ». Trois études ont été groupées ici. La première, de Dom Olivier Rousseau, moine bénédictin de Chevetogne : « Possession de la vérité et prière pour l'unité » répond à la question suivante : « Comment un chrétien, qui appartient à une Eglise comportant un magistère dogmatique rigoureux et qui croit être en possession exclusive de la vérité, peut-il prier pour l'unité autrement qu'en termes blessants pour les autres ? »

M. Paul Evdokimov, professeur à l'Institut orthodoxe Saint-Serge à Paris, approfondit le sens de la prière de l'unité à la lumière de quelques thèses tirées de la théologie de l'Esprit-Saint. Enfin, Max Thurian insiste à propos de la prière, sur la conversion spirituelle. Trois études sur un même thème traité de façon bien différente ; trois auteurs de confessions séparées, trois frères pourtant dans le Christ qui se retrouvent unis au moins dans la prière. Redisons, pour terminer, cette prière de la messe traduite par Max Thurian : « Seigneur Jésus-Christ, tu as dit à tes Apôtres : C'est la paix que je vous laisse en héritage, c'est ma paix que je vous donne. Ne regarde pas nos péchés, mais la foi de ton Eglise, et, comme tu l'as voulu — selon ta volonté, — donne lui la paix, rassemble-la dans l'unité — que tu veux pour elle, — car tu vis et règnes aux siècles des siècles. Amen. »

J. Pintard.

LACORDAIRE ET L'ENSEIGNEMENT LIBRE

Cet article de M. l'abbé R. Jacquin, professeur à l'Institut Catholique de Paris, a été publié dans *Liberté et Enseignement* (Revue du Secrétariat d'études pour la liberté de l'Enseignement et la défense de la Culture) dans son n° 214, juin 1961, p. 1-3. Nous remercions et l'auteur et la revue de l'amabilité avec laquelle ils nous ont autorisés à reprendre cette étude si instructive.

Lacordaire a toujours été un apôtre de la liberté sous toutes ses formes : c'est là une affirmation devenue banale. En particulier, il s'est fait le champion de la liberté d'enseignement, dont toutes les autres sont solidaires : « La liberté de la presse, écrivait-il dans l'*Avenir*, le 18 octobre 1831, est une liberté d'enseignement... Presque toutes les libertés sont des libertés d'enseigner ou d'être enseigné. » Le retentissant procès de l'école libre, au mois de septembre précédent, avait donné lieu à la revendication publique d'un droit naturel, proclamé par la Charte [1]. Et, avec plus de logique que d'ironie, Lacordaire invitait les universitaires à joindre leurs efforts aux siens :

« S'ils aimaient davantage la liberté et qu'ils connussent mieux leurs propres intérêts, ils solliciteraient eux-mêmes l'émancipation de l'enseignement, ils attendraient plus de gloire d'une glorieuse concurrence que d'une servitude qu'ils portent les premiers. » (*Avenir*, 12 octobre 1831) [2].

Tout cela est fort connu et il n'est point besoin d'insister. Mais Lacordaire s'est-il contenté de rester sur le terrain théorique des principes, ou bien a-t-il été aussi partisan de l'enseignement libre dans ses réalisations concrètes ? Il est impossible de douter que telle était sa conviction.

« Les langues, l'histoire, l'astronomie, la physique, les mathématiques, la philosophie, tout cela est plein de Dieu... Qu'il y ait des sciences sacrées et des sciences profanes, il n'y aura toujours dans l'enfant qu'une tête pour les apprendre. » (*Avenir*, 17 octobre 1830).

Cette tête unique avait évidemment été aussi la sienne et il avait souffert lui-même de cette rupture d'équilibre :

« Un cours de philosophie pauvre, sans étendue et sans profondeur, termina le cours de mes études classiques. Je sortis du collège à l'âge de dix-sept ans, avec une religion détruite et des mœurs qui n'avaient plus de frein... Ce résultat s'explique bien facilement. Rien n'avait soutenu notre foi, dans une éducation où la parole divine ne rendait parmi nous qu'un son obscur, sans suite et sans éloquence, tandis que nous vivions tous les jours avec les chefs-d'œuvre et les exemples d'héroïsme de l'antiquité. Le vieux monde, présenté à nos yeux avec ses côtés sublimes, nous avait enflammé de ses vertus ; le monde nouveau, créé par l'Evangile, nous était demeuré inconnu. Ses grands hommes, ses saints, sa civilisation, sa supériorité morale et civile, le progrès enfin de l'humanité sous le signe de la Croix, nous avaient échappé totalement. » (Dans l'écrit que Montalembert publia sous le nom de *Testament*).

Si Lacordaire est hostile au monopole institué par le décret de Napoléon du 17 mars 1808, en exécution de la loi du 10 mai 1806 créant l'Université [3], ce n'est pas seulement en vertu d'une thèse abstraite, mais aussi par simple clairvoyance :

« Il ne faut pas se méprendre sur l'intention du gouvernement à l'égard du monopole de l'instruction et croire qu'il le maintient par zèle pour les sciences, pour un but purement littéraire... L'intention positive du gouvernement est d'avoir la jeunesse dans sa main, de pétrir ses idées à son gré, c'est-à-dire de violer ouvertement la liberté d'opinion. » (*Avenir*, 25 octobre 1830) [4].

Tout jeune encore, le 23 avril 1826, Lacordaire avait écrit à son ami Foisset, à propos des collèges de Jésuites :

« Que font les prêtres dans l'exercice ordinaire de leurs fonctions ? Ils maintiennent la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes dans les femmes, dans quelques hommes, dans quelques jeunes gens ; ils retirent de temps en temps de l'erreur quelques âmes en qui la foi se réveille, et voilà tout... L'éducation seule a prise sur le genre humain. »

* *

Devenu prêtre, il put faire la douloureuse expérience de la paralysie à laquelle fut condamné son sacerdoce quand il était aumônier adjoint du Collège Henri IV. Un arrêté ministériel du 15 juin 1830 avait chargé MM. Delvincourt, de Courville et Guéneau de Mussy de faire une enquête sur

[1] Cf. *Qui introduisit dans la Charte de 1830 le principe de la liberté de l'enseignement ?* Communication de l'auteur du présent article à l'Académie des Sciences morales et politiques, séance du 10 mai 1954. (*Revue des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques.* Recueil Sirey, année 1954 (1er semestre), p. 160 et suiv. — Ce texte a été reproduit par la *Documentation Catholique*, 19 août 1956, col. 1053-1058, mais avec une malencontreuse erreur de mise en page).

[2] Ne nous étonnons donc pas de lire ces lignes laudatives dans la *Notice* que Lacordaire consacra à Frédéric Ozanam, à propos de l'attitude du professeur de Sorbonne au moment de la campagne qui aboutit au vote de la loi Falloux : « Il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée... avec ceux qui défendaient de tout leur cœur la cause sacrée de la liberté de l'enseignement. » — Quant à lui-même, il écrivit de la loi Falloux : « Elle a... établi une lutte légitime entre tous ceux qui se consacrent au sublime ministère de l'éducation et de l'enseignement, et donné à tous ceux qui ont une foi sincère le moyen de la transmettre saine et sauve à leur postérité. »

[3] On n'ignore pas que Louis XVIII, malgré son Ordonnance du 17 février 1815, sorte de contre-partie du décret précité de 1808, avait, après sa restauration définitive, conservé dans toute sa rigidité l'organisation universitaire telle qu'il l'avait trouvée dans l'héritage de Napoléon : on a dit de lui qu'il était remonté, non sur le trône de ses pères, mais sur celui de Bonaparte.

[4] Il répond ensuite à une objection : « Mais quoi ! diront-ils, l'enfance est-elle capable d'avoir ses opinions à elle, et si nous ne les lui formons pas, est-ce que la paternité n'en usurpera pas le soin ? Je vous admire : entre deux usurpations, si l'une était nécessaire, pourquoi préférez-vous la vôtre ? Aimez-vous l'enfant plus que son père ? La nature vous a-t-elle imposé les obligations sacrées qui découlent de la transmission du sang et du nom ?... »

l'état religieux et moral des collèges royaux de Paris. De son côté, l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, avait témoigné le désir d'avoir un mémoire de MM. les Aumôniers sur ce même sujet. Un rapport, muni de neuf signatures, fut donc envoyé au prélat. Lacordaire y avait joué le rôle principal : « C'est *moi* qui ai conduit cette affaire, *moi* qui suis l'auteur de la première et de la dernière rédaction, qui les ai successivement soutenues avec ardeur »[5]. Nous allons reproduire les passages essentiels de ce document très important :

« Les aumôniers sont dans un abattement profond et dans un dégoût qu'aucun terme ne saurait exprimer, à cause de l'impuissance presque absolue de leur ministère, quoiqu'ils n'aient négligé ni soins, ni études pour le rendre fructueux.

« Les enfants qui leur sont confiés sont à peine entrés à l'Université, que déjà les bons sentiments qu'ils ont puisés dans leurs familles commencent à s'altérer. Un ennui marqué les accompagne dans les exercices les plus simples, les plus nécessaires de la vie chrétienne, et c'est heureux si, aux approches de leur première communion, pendant quelques jours seulement, on peut les faire sortir de l'état machinal dont ils ont contracté l'habitude dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

« S'il en est quelques-uns qui demeurent fidèles à leurs premiers sentiments, ils chercheront à les cacher comme un secret funeste. On les verra affecter une légèreté qu'ils n'ont pas, et demander grâce en mille façons de valoir un peu mieux que leurs condisciples. Le respect humain fatigue ainsi ces âmes tendres par une persécution sourde et continuelle quelquefois même plus ouverte. L'idée du bien ne leur apparaît qu'avec l'idée de la honte...

« Leur foi n'a pas encore péri ; mais un peu plus tard, entre quatorze et quinze ans révolus, nos efforts deviennent inutiles ; nous perdons alors toute influence religieuse sur eux, en telle sorte que, dans chaque collège, les classes réunies de mathématiques, philosophie, rhétorique et seconde, comptent à peine, sur quatre-vingt-dix ou cent, sept ou huit élèves qui remplissent leur devoir pascal.

« Or, ce n'est ni l'indifférence, ni les passions seules qui les amènent à un oubli général et si précoce de leur Dieu, mais une incrédulité positive. Comment, en effet, croiraient-ils, en voyant tant de mépris pour la religion, en prêtant l'oreille, tous les jours de leur vie, à des discours si contradictoires, en ne trouvant de christianisme qu'à la chapelle, et encore un christianisme vide, de pure forme et comme officiel ?...

« Enfin, quand le cours de leurs études est achevé, parmi ceux qui sortent de rhétorique ou de philosophie, faut-il dire combien il en est dont la foi se soit conservée, et qui la mettent en pratique ? Il en est environ chaque année un par collège.

« Ainsi, un aumônier qui consacrera huit années de sa vie à l'Université, peut espérer tout au plus de faire, dans ce laps de temps, huit à dix chrétiens, et s'il a des collègues, comme nous en avons tous plusieurs, cette gloire sera sujette à partage... »

Voilà le sombre tableau. Mais quel sera le remède proposé ? C'est « cette émancipation de l'enseignement déjà souvent réclamée ». Cette conclusion est capitale pour l'interprétation de la pensée de Lacordaire. Il ne demande pas une amélioration des conditions générales des établissements officiels permettant l'espoir d'y infuser un esprit chrétien ; ce qu'il veut ce sont des établissements spécifiquement chrétiens, donc comme moyen normal pour l'exercice de l'apostolat parmi la jeunesse et non pas seulement en vertu d'un principe libéral de droit public.

Dès lors on comprend qu'en 1838, au moment d'entrer dans l'Ordre de saint Dominique, cet homme à peine arrivé à la pleine force de l'âge (il avait trente-six ans) et nullement désabusé, ait écrit à Dom Guéranger : « Nous pourrons avoir des collèges pour l'éducation de la jeunesse », affirmation que l'on retrouve dans une lettre à M^me^ Swetchine (27 août 1838) : « Nous pourrons fonder des collèges pour l'éducation de la jeunesse. » Dans le même sens, on lirait avec intérêt un discours prononcé à Flavigny le 24 octobre 1852, l'année où naquit le Tiers-Ordre enseignant.

* *

L'année 1854 est celle de l'installation du Père Lacordaire à Sorèze. Pour ce qu'y fut sa vie, nous renvoyons au chapitre XIX du tome II de sa biographie par le P. Chocarne. Il justifiait ainsi sa présence, dans une lettre du 2 octobre 1854 à la baronne de Prailly :

« Ce n'est pas sortir de ma vocation qui a été constamment l'enseignement de la jeunesse. Je me donne à elle sous une autre forme... »

Il exprimait sa joie :

« C'est une très belle chose qu'un collège qui marche bien. » (A la même, 29 décembre 1857) ; « ...Jamais je n'ai mieux vu la puissance de la religion... Quelle belle chose qu'une véritable éducation chrétienne !... » (Lettre du 9 août 1858 à Foisset).

Sa conception d'un collège catholique n'était certes pas celle d'une sorte de *ghetto*. De ses *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, précisément composées à Sorèze, nous extrayons quelques lignes adressées à son « Emmanuel » et que l'on croirait vraiment écrites de nos jours par un aumônier d'Action Catholique :

« Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme, et ce que je vous demande avant tout, dès aujourd'hui, c'est d'embrasser le monde dans votre ambition. Ne dites pas : je veux me sauver. Dites-vous : je veux sauver le monde. C'est là le seul horizon digne d'un chrétien, parce que c'est l'horizon de la charité. »

Pour terminer cette étude, nous emprunterons à un discours sur le maître chrétien, prononcé à la distribution des prix le 7 août 1856, cette fière affirmation, que nous livrons sans commentaire à la méditation de nos lecteurs : « *Etrangers à la gloire, nous ne le sommes point au sacerdoce* ».

R. JACQUIN.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 31 octobris 1961
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

[5] Lettre à « Monsieur le Rédacteur du *Lycée* », datée du 24 septembre 1830, insérée dans *Le Correspondant* du 28 septembre 1830, p. 52-53.

DDB

Connaître la Bible

DEUTERONOME

Cinquième Livre de la Tôra, le Deutéronome est un recueil de discours prononcés par Moïse avant sa mort. La charité imprègne ces discours dont le style direct et chaleureux tranche sur celui des autres livres de la Loi.

★

Déjà parus dans la même collection :

ISAIE — JEREMIE — JOSUE — DANIEL — EZECHIEL — JOB

Nombreuses illustrations dans le texte — Chaque volume **6,90** NF

●

Présence Chrétienne

SITUATION ACTUELLE DE L'EGLISE

par Mgr RENARD

Que signifie la déchristianisation dans un monde qui évolue à un rythme de plus en plus rapide ? Les chrétiens ont-ils une claire conscience de leur mission ?

Telles sont les perspectives de l'auteur qui, partant de là, procède à un examen et à une mise au point.

un volume 88 pages **3,60** NF

★

LE SENS DU CONCILE

Une réforme intérieure de la vie catholique

« par l'Episcopat hollandais »

Cette lettre pastorale de l'épiscopat hollandais apporte un éclairage nouveau sur la structure hiérarchique de l'Eglise et, par là même, donne son sens au prochain Concile.

un volume 60 pages **1,80** NF

★

Théologie

HISTOIRE DE L'HOMME

MYSTÈRE DE DIEU

par B. PRUCHE, O. P.

En cinq grandes parties : Le Dieu Vivant — l'Homme pêcheur — le Mystère du Christ — Devenir Dieu — l'Israël de Dieu, l'auteur groupe l'enseignement fondamental de l'Eglise.

un volume relié, 450 pages **24** NF

DESCLÉE DE BROUWER

LIVRES REÇUS

R. P. Michel GASNIER, O. P. *Mes Homélies sur le Gloria in Excelsis Deo.* (14 × 19), 132 p., 6,50 NF. Mulhouse, Edit. Salvator, 1961.

R. P. Michel HORATCZUK, S. J. *Oboloungve ou l'Europe vue par un noir.* (14 × 19), 128 p., 6,50 NF. *Ibid.*

G. HUNERMANN. *Les lèvres scellées.* Le Sacrement de Pénitence raconté aux jeunes. (14×19), 240 p., 8,50 NF. *Ibid.*

E. KIRCHGÆSSNER. *La tentation du bien.* Aspect chrétien de la vie moderne. (14 × 19), 176 p., 8 NF. *Ibid.*

Adalbert SEIPOLT. *Le Canard du Cardinal.* (14×19), 188 p., 7,50 NF. *Ibid.*

LIBRAIRIE DU CARMEL

LA PASSION DE N.-S. selon le CHIRURGIEN.... 8,00 NF.
JE VEUX VOIR DIEU, par le R. P. Marie Eugène de de l'E.-J., O.C.D., 1150 p., fort beau vol. relié toile 36,00 NF.
LE SCAPULAIRE DU CARMEL, par le R. P. Elisée 4,80 NF.
LA VOIE DE L'ORAISON du P. Gabriel, de Ste M.M. 6,40 NF.
VISAGES DE L'AMOUR, par D. JULIEN........ 4,80 NF.
INTIMITE DIVINE, les 2 vol. reliés .... 44,80 NF.
du P. GABRIEL de Ste M.M., O.C.D., les 6 vol. brochés 38,40 NF.
Méditations pour tous les jours de l'année
VISAGE de la VIERGE du R.P. François de Ste Marie 4,80 NF.
VISAGE de Ste THERESE de l'E.-J. Album ...... 27,00 NF.

C.C.P. Paris 3705-00. - **27, r. Madame, Paris-6e.** - LIT. 69-57

Collection « *Eglise et Monde ouvrier* »

M.-J. MOSSAND — G. QUINET

PROFILS DE PRETRES D'AUJOURD'HUI

« Mille prêtres disent ce qu'est leur action »

Un volume . . . . **6 NF**

LES EDITIONS OUVRIERES
12, Avenue Sœur Rosalie, PARIS (13e)

LA HERNIE EST UN MAL REDOUTABLE

pour qui la néglige. Il ne comporte que deux solutions : l'opération ou le port d'un bandage efficace. A ceux qui répugnent à la première, il ne reste d'autre alternative que d'adopter la seconde. Il existe un grand nombre de modèles de bandages : les uns trop durs, munis de pelotes trop volumineuses, sont insupportables ; les autres, trop faibles ou mal conçus, laissent échapper les hernies. De toute évidence, le moyen de contention le plus simple et le plus parfait est la main du sujet placée à plat sur l'ouverture. C'est la formule même du NEO-BARRERE qui, entièrement élastique, sans parties métalliques, sans l'aide d'aucune pelote, maintient intégralement dans toutes les positions les hernies les plus volumineuses. Avec les NEO-BARRERE sans pelotes, tout risques d'écrasement de la tumeur et d'élargissement de l'anneau sont écartés, la hernie est complètement maintenue Adressez-vous aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, boulev. du Palais, PARIS, ou à l'un de leurs 500 dépositaires exclusifs en Province.

UNE NOUVELLE COLLECTION

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR

Catéchèse des Dimanches et des Fêtes

La Collection « ASSEMBLEES DU SEIGNEUR », dirigée par l'Abbaye de Saint-André et le grand séminaire de Lille, se propose de mettre à la disposition des prêtres, chargés de ministère ou d'enseignement, une documentation de premier choix pour la catéchèse des Temps, des Dimanches et des Fêtes de l'année liturgique.

Elle comportera une centaine de volumes à la rédaction desquels collaborent déjà un grand nombre de spécialistes : théologiens, liturgistes et pasteurs. En une centaine de pages environ chaque livre groupera six à huit articles sous les rubriques suivantes :

L'explication des pièces du formulaire liturgique du jour.
Le commentaire exégétique de l'Epître et de l'Evangile.
Le développement du thème biblique central.
Des réflexions doctrinales sur les textes et les thèmes parcourus.
Des notes pastorales adaptées à la psychologie et aux besoins contemporains.

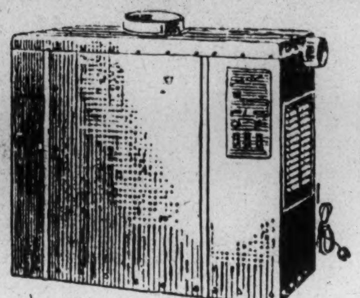
Vient de paraître :

n° 4 — Deuxième dimanche de l'Avent, 104 pages, **6,60** NF.

A paraître avant fin 1961 :

n° 11 — Dimanche dans l'octave de Noël
n° 14 — Fête de la Sainte Famille

BIBLICA
SOCIETE LITURGIQUE PARIS



CHAUFFAGE DOMESTIQUE
à air pulsé
AERO-BRULEURS AUTOMATIQUES
EXCELSIOR
Ets GOULLIOUD
5, rue Saint-Fulbert, LYON
ou votre installateur habituel

FONDERIE de CLOCHES de PARIS
57, av. Gambetta, Bagnolet (Seine)
BLANCHET & Cie

fond, accorde, répare les cloches de toutes dimensions et les
ELECTRIFIE
Seul fondeur de cloches équipant électriquement depuis 1920 les cloches avec des appareils parfaitement adaptés, conçus, mis au point et construits dans ses ateliers.
Devis et visite sans engagement sur demande

MENSUEL

JOURNAL PAROISSIAL ?
ou interparoissial

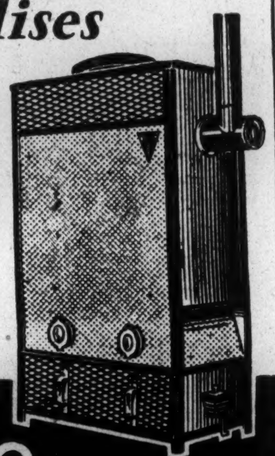
Une adresse :
IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
36, rue E.-Ténot — TARBES (H.-P.)

FONDS COMMUNS

VITRAUX
DALLE DE VERRE
Exécution, Restauration
Atelier THOMAS — Tél. 13.31
78, Av. de Chabeuil, VALENCE (Drome)

HARMONIUMS
NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES
Achat - Echange - Location
LABROUSSE
33, Rue de Rivoli, PARIS-4.

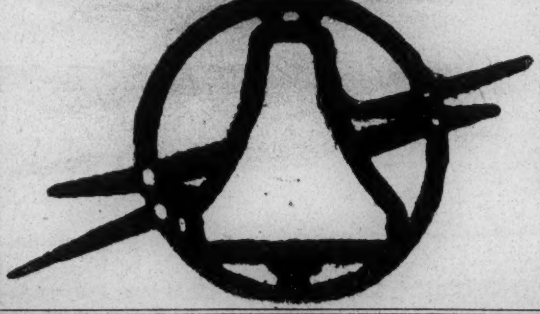
le chauffage des églises
résolu par le
CALORIFÈRE A MAZOUT
AERCO
A AIR SOUFFLÉ
Nombreuses références



ETABLts **ENNCO** CONSTRUCTEURS
88, AV. A.-DUTRIEVOZ - TEL. 52.82.48
VILLEURBANNE (RHONE)
NOUS CONSULTER EGALEMENT POUR LE CHAUFFAGE DES ECOLES, CINEMAS, SALLES PAROISSIALES, ETC...

« L'Aide au Clergé Moulins » (Deux-Sèvres), est heureuse de faire part à tous les prêtres et séminaristes de ses prix avantageux en ce qui concerne les vêtements ecclésiastiques et leur demande de passer commande assez rapidement pour être servi dans les conditions voulues.
Pour tous renseignements, s'adresser à « L'Aide au Clergé », MOULINS, par Châtillon-sur-Sèvre (Deux-Sèvres).

LIBRAIRIE
BERCHE & PAGIS
69, rue de Rennes, PARIS-VIe
ACHAT DE BIBLIOTHEQUES et D'OUVRAGES RELIGIEUX



Sonneries Electriques de Cloches
BACH, Ingénieur Constructeur
METZ, Rue Saint-Symphorien
TOUTES LES SONNERIES automatiques et horaires
— — Angélus — —
Volée - Tintement - Glas

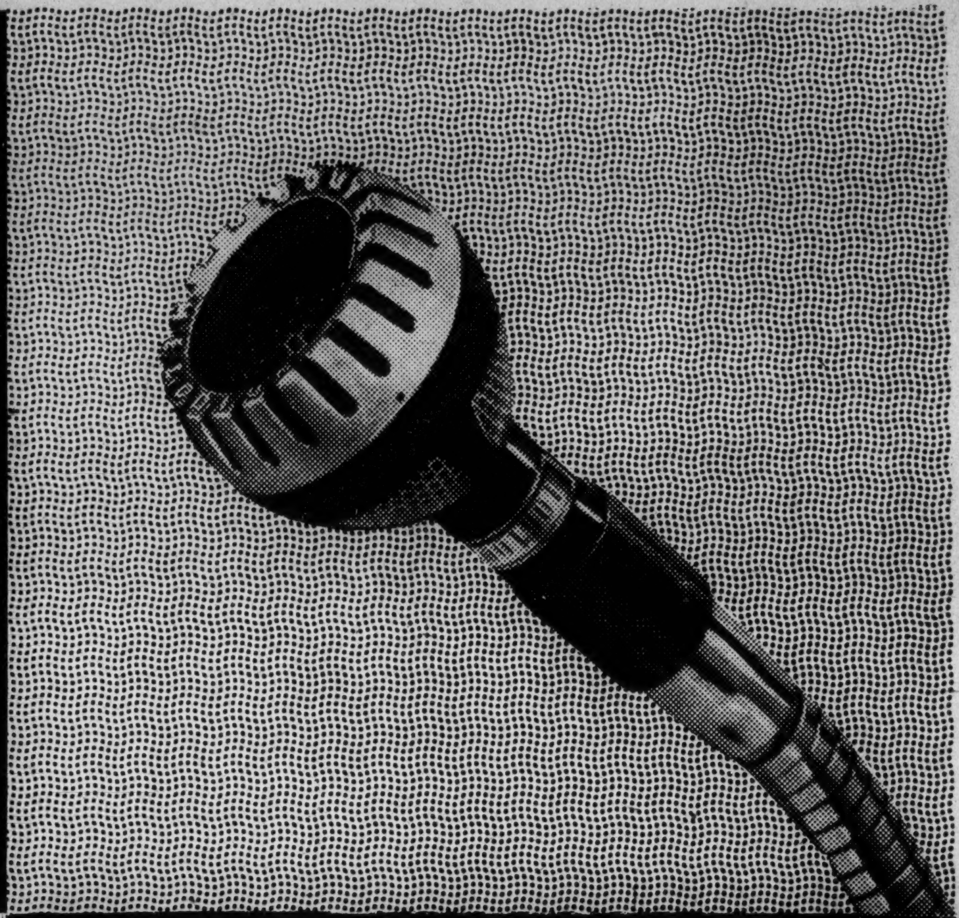
VITRAUX
Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)
Maison de Confiance-Fondée en 1860
Travaux soignés - Prix raisonnables

Un **PROJECTEUR**, simple ou automatique, PUISSANT, admettant des lampes de 300 à 750 watts. Possibilité de synchronisation avec magnétophone.
Vous est offert pour vos cours catéchistiques par son FABRICANT.
Son PRIX — direct de l'usine à l'usager — sans intermédiaire, a été étudié pour les abonnés de l'**Ami du Clergé**.
Ecrire à **Ets Ch. MERCIER**, Constructions Audio-Visuels LA MEMBROLLE-s-CHOISILLE, près TOURS (I.-et-L.).
Recommandé par le **Centre d'Entr'aide du Clergé**.

Chaises d'église. Prie-DIEU
Chaises pour salles de réunion
Ets CLERC-VAIRET
fabricants
(près de la Poste)
BANTANGES, par LOUHANS (S.-&-L.)
Téléph. 7
Catalogue sur demande

BOUYER

assure la bonne diffusion de votre parole et propose des ensembles peu coûteux pour églises et chapelles.



Demandez la notice n° 17

Installateurs dans toute la France

B. P. 2 Montauban (T.-et-G.) Tél. : 63.18.80
8, rue du Dôme, PARIS (XVIe) PAS. 70-34

BOUYER
ÉLECTRO-ACOUSTIQUE

ELECTRIFICATION DE CLOCHES

MAMIAS – 35 années de spécialisation et d'expérience

★ CLOCHES - BEFFROIS - APPAREILLAGE ELECTRIQUE
★ HORLOGERIE MONUMENTALE
★ CORRECTION AUTOMATIQUE DE L'HEURE - RECEPTEUR ELECTRONIQUE
« **SYNCHRONEX** »

Label Création 1960 – XIe Salon International de L'Horlogerie

■

MAMIAS - La référence qui ne ment pas
Des prix honnêtes et suivis
7.000 références - 25.000 Appareils en service

■

★ SONORISATION D'EGLISES
DISTRIBUTEUR-INSTALLATEUR « **BOUYER** »

MAMIAS **GAGNY** (S.-&-O.)
TEL. 927 - 19 - 38